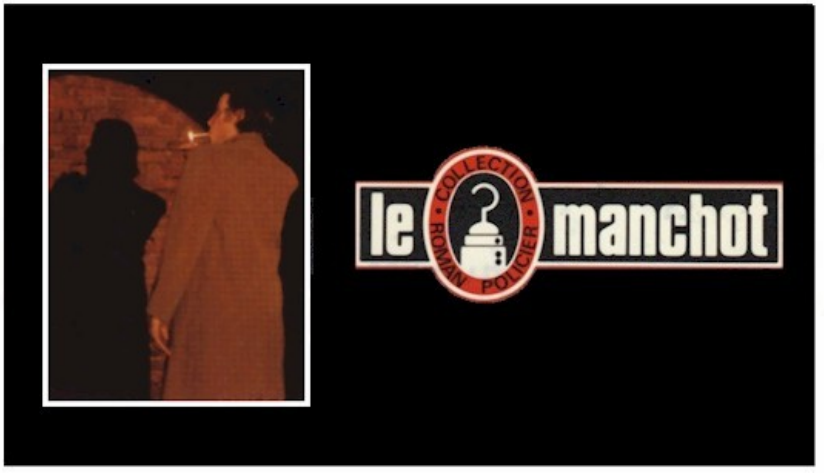
Pierre Saurel

Un doigt en boni



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 14

Un doigt en boni

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 413 : version 1.0

Un doigt en boni

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette
http://www.editions-police-journal.besaba.com/
http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/

I

Visiteur inattendu

Une année entière s'était écoulée depuis que Robert Dumont avait abandonné son poste au sein de la force constabulaire de la Police de la Communauté Urbaine de Montréal.

Le policier manchot, obligé de prendre une retraite prématurée, n'avait pas voulu demeurer inactif ; c'est ainsi qu'il avait créé l'Agence de détectives privés « Le Manchot ».

Le travail n'avait pas manqué. Le Manchot, même s'il n'avait pas remporté que des succès (il n'était pas un de ces héros de roman qui n'essuient jamais de défaites), avait su se créer une excellente réputation.

Après un an, Robert Dumont avait pris une décision. Il voulait ajouter d'autres services à son agence. On lui demandait assez régulièrement des

gardes de sécurité pour certains établissements : on était prêt à lui accorder des contrats lucratifs. Aussi, il avait décidé de déménager dans des locaux beaucoup plus vastes, et d'engager plus de personnel, surtout des ex-policiers qui, encore jeunes, avaient été obligés, vu les règlements, de prendre leur retraite.

Mais le Manchot préférait par-dessus tout les enquêtes sur les crimes, vols ou assassinats. Durant sa longue carrière, il avait été toujours attaché à des escouades spécialisées.

« Je continuerai à enquêter. Je ne resterai sûrement pas assis à mon bureau pour diriger une entreprise du genre. »

Michel Beaulac, son bras droit, et la plantureuse Candine Varin, que tous appelaient simplement Candy, continueraient de l'assister dans ses enquêtes spéciales. Les hommes en qui il avait le plus confiance prendraient en charge les autres sections.

Alors qu'on était en train d'emménager dans les nouveaux locaux, le Manchot avait dû se rendre à Val-d'Or où il avait collaboré avec un

ex-collègue dans le but d'éclaircir la mort étrange d'une jeune secrétaire*. De retour à Montréal, il avait tenté de rejoindre ses collaborateurs chez eux, mais en vain. Au bureau, une employée du service téléphonique qui recevait les appels, après les heures d'affaires, lui avait appris que ses collaborateurs se trouvaient à l'hôpital du Sacré-Cœur, un hôpital général, situé dans la partie nord-ouest de la métropole.

Inquiet, le Manchot se dirigea vers l'hôpital dès qu'il eut repris possession de sa voiture. Il se présenta tout d'abord à l'urgence, un département toujours trop occupé. On ne put lui fournir aucun renseignement.

– Adressez-vous à l'admission, au premier étage. Nous pouvons vous assurer qu'aucune des personnes que vous avez mentionnées ne s'est présentée à l'urgence.

À l'admission, il obtint enfin le renseignement qu'il désirait.

– Monsieur Michel Beaulac ? Oui, ce nom-là me dit quelque chose. Il était avec une Chinoise

* Voir Le Manchot n° 13.

ou une Japonaise... Attendez un instant, s'il vous plaît.

La jeune fille devait, tout en consultant ses dossiers, répondre à de nombreux appels téléphoniques et se montrer courtoise envers le public qui désirait obtenir des informations de toutes sortes. Elle était surchargée de travail. « Si Michel a été hospitalisé, c'est que ce doit être assez grave », pensait le Manchot, qui bouillait d'impatience.

– Monsieur !

Le Manchot se retourna. La préposée aux renseignements lui fit un signe.

– J'ai trouvé le dossier, dit-elle. Monsieur Beaulac a fait hospitaliser une demoiselle Yamata Manushi. Elle est à la chambre 419.

– Je vous remercie.

Tout en se frayant un chemin vers l'ascenseur, le Manchot se demandait ce qui avait bien pu arriver à Yamata, la jolie Japonaise qui vivait maintenant avec Michel Beaulac.

Michel avait fait installer Yamata dans une

chambre privée. En poussant la porte, le Manchot aperçut Candy, assise dans un large fauteuil. Michel était debout près du lit et face à lui, il reconnut Rita, la secrétaire, et son ami. Ce fut Candy qui, la première, vit le Manchot.

– Robert !

Elle se leva pour s'avancer vers la porte mais déjà, le grand Michel l'avait devancée.

– Ne me dites pas que vous êtes de retour de Val-d'Or ?

– Ça m'en a tout l'air, fit le Manchot avec le sourire.

Déjà, il se sentait soulagé. Tout le monde était de bonne humeur. Yamata, couchée, semblait dormir. Deux bouquets de fleurs ornaient la chambre.

– J'étais très inquiet, dit le Manchot. Que s'est-il passé ?

Michel lui fit signe de parler bas.

– Yamata se repose. Mais je vous dis que j'ai eu peur en torrieu.

L’ami de Rita était sorti de la chambre. Il revint bientôt avec une chaise droite qu’il remit au Manchot. Ce dernier alla s’asseoir non loin du fauteuil occupé par Candy. Beaulac raconta ce qui s’était passé.

– Yamata a commencé à se plaindre de douleurs au ventre. Moi, j’ai cru qu’elle digérait mal, tout simplement. Si j’avais su, j’aurais pas attendu si longtemps avant d’appeler un service d’urgence.

Ce fut Candy qui continua :

– Yamata a fait une crise d’appendicite. Il a fallu l’opérer, mais tout va bien.

Michel reprit aussitôt, d’une voix plus forte :

– Dis donc la vérité : Yamata est passée à un cheveu de la mort.

– Maudit qu’il exagère ! murmura Candy.

– Eh bien quoi ? Le docteur me l’a dit. Yamata a fait une péritonite. Ça pouvait causer un empoisonnement. Son appendice a crevé, tout le mal s’est répandu dans son corps...

Le Manchot, comme tous les policiers,

possédait quelques connaissances en médecine. Il savait que Michel était porté à tout tourner au tragique.

– Si j'avais appelé le médecin plus tôt, avoua Michel, les risques auraient été moindres et la convalescence, plus rapide. Je ne suis pas médecin, mais une péritonite, c'est toujours dangereux et ç'aurait pu être évité.

– Le principal, c'est que tout soit rentré dans l'ordre, déclara Rita, la jolie secrétaire.

Tandis que Michel s'était assis près du lit et tenait la main de Yamata dans la sienne, Candy expliqua au Manchot :

– Elle a été opérée hier. C'est pour ça qu'aujourd'hui, on se retrouve tous à l'hôpital.

– En aura-t-elle pour longtemps ?

– Non, quatre ou cinq jours à l'hôpital, mais il y aura la convalescence, c'est évident. De nos jours, les places sont tellement rares dans les hôpitaux qu'on renvoie les malades chez eux, même s'ils ne sont pas complètement remis.

Quelques instants plus tard, Rita et son ami

décidèrent de partir. Candy et le Manchot allèrent les conduire jusqu'à l'ascenseur ; au retour, ils s'arrêtèrent au fumoir afin de pouvoir causer en toute tranquillité.

– Et maintenant, Candy, parle-moi du déménagement.

– Tout est commencé. D'ici une semaine, on pourra entrer dans nos nouveaux locaux. Elle apprit au Manchot que les détectives Landry et Tanguay s'étaient mis au travail afin de recruter des hommes prêts à faire partie de l'équipe des gardes de sécurité.

– Ils vous feront un rapport complet de leur travail. Mais nous pouvons dire que tout va bien. Aujourd'hui, nous avons tous pris un congé. C'est Michel qui a décidé de fermer le bureau. Il voulait s'occuper de Yamata. Et vous, Robert, vous avez aimé votre voyage à Val-d'Or ?

Le Manchot lui raconta les heures périlleuses qu'il avait vécues. Plus tard, il alla manger en compagnie de Michel et de Candy ; ils retournèrent ensuite tous les trois auprès de la jolie Yamata.

La jeune Japonaise était éveillée. Bien que faible, elle semblait récupérer assez rapidement.

Vers dix heures, le trio quitta l'hôpital.

– Qui vient me reconduire ? demanda Candy, j'ai pas ma voiture. J'ai dû la laisser au garage pour une mise au point.

– Monte avec moi, fit Robert. Je veux passer au bureau jeter un coup d'œil sur ce qui est déménagé, savoir où en est rendu le travail ; ensuite, je te ramènerai chez toi.

S'adressant à Michel, il déclara :

– Toi, va te reposer, tu en as sûrement besoin.

– Je comprends ! Depuis deux jours, j'ai pratiquement pas dormi. Je recommence à peine à vivre.

La voiture du Manchot franchit en peu de temps la distance entre l'hôpital du Sacré-Cœur et les bureaux de l'agence, rue St-Denis. À cette heure de la soirée, la circulation se faisait librement.

– Demain, j'irai jeter un coup d'œil à nos nouveaux locaux, dit le Manchot.

– La peinture est terminée. On a commencé à installer le gymnase, les tapis sont posés ; les filières et les armoires ont été livrées. On attend les bureaux d'ici la fin de la semaine. Michel et moi, nous avons commencé le transfert de certains dossiers. Vous allez être surpris, Robert. Il n'y a que votre bureau qu'on n'a pas osé toucher. Rita a fouillé dans vos dossiers...

– Oh non ! je lui avais pourtant donné des directives précises.

La voiture s'arrêta devant le bureau.

– Tu viens ou tu m'attends ici ? demanda le Manchot.

– Je vous accompagne ! Si vous commencez à jeter un coup d'œil sur vos dossiers, ça sera sûrement plus long que prévu.

Le couple s'engouffra dans l'entrée ; le Manchot tira de sa poche la clef qui ouvrait la double porte menant à l'ascenseur et aux escaliers. Les bureaux de l'agence se trouvaient au sous-sol. Ils entrèrent. Le Manchot, suivi de Candy, descendit quelques marches mais s'arrêta

tout à coup.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un enfant, fit le Manchot en se tournant vers la jolie blonde. Il dort. Je me demande bien ce qu'il fait là.

Candy repoussa le Manchot de la main.

– Laissez-moi faire, je vais l'éveiller. Vous, vous lui ferez peur.

Vêtu d'un jeans et d'un chandail, le petit bout de chou, qui devait avoir à peu près dix ans, dormait profondément, sa casquette des Expos rabaissée sur les yeux. Il portait de vieilles espadrilles. Ses vêtements étaient tachés, comme tous ceux des enfants de son âge, sans pourtant être usés à la corde.

Candy releva la casquette du garçon.

– Hé, petit ! Réveille-toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

L'enfant se frotta les yeux, leva sa petite tête vers Candy, qu'il regarda comme si elle sortait d'un rêve, puis ses yeux se posèrent sur le Manchot.

– Faites-moi pas mal !

Il se leva et se réfugia en tremblant dans les bras de la grassouillette blonde. Il se mit à pleurer.

– Allons, allons, calme-toi, on ne te veut aucun mal.

– Comment as-tu pu entrer ici ? demanda le Manchot en s'approchant.

Le petit bonhomme sursauta en entendant la voix du Manchot. Il se serra un peu plus contre Candy.

– Laissez-moi faire, Robert ! Vous voyez bien que cet enfant est mort de peur.

– Très bien ! je te laisse avec lui. Je vais aller jeter un coup d'œil sur mes dossiers.

Il ouvrit la porte qui donnait accès à ses locaux et disparut à l'intérieur. Dumont parti, le petit sembla se calmer.

– Tu n'as absolument rien à craindre. Dis-moi, comment t'appelles-tu ?

– Ronald, mais on m'appelle Ronnie.

– Tu demeures près d'ici ?

– Pas loin.

– Que faisais-tu dans cet escalier ? Comment as-tu pu te glisser à l'intérieur de l'édifice ?

Le petit se dégagea et fouilla dans ses poches de jeans. Il en sortit un morceau de mica.

– Avec ça, les portes s'ouvrent toutes seules.

– Mais qui t'a appris ça ?

– Tout le monde connaît ce truc-là dans la gang. On n'a qu'à glisser le morceau de mica dans la petite ouverture et...

– Je sais, je sais. Mais pourquoi es-tu entré ici ? Tu as essayé d'ouvrir l'autre porte ? demanda-t-elle en désignant celle qui donnait accès aux locaux de l'agence.

– Non.

– Dis la vérité ! reprit Candy plus doucement. Tu voulais voler ?

– Non, non, madame, j'suis pas un voleur, protesta le petit avec énergie. J'voulais pas voler, je vous le jure. J'suis pas un voleur.

Et il se remit à gémir, cherchant à attendrir Candy par ses larmes.

– Alors, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu sais l'heure qu'il est ?

– Non, je sais pas. J'étais fatigué et je me suis endormi en l'attendant.

– En attendant qui ?

– Le détective, le Manchot. Candy était abasourdie. Elle resta quelques secondes sans parler.

– Tu... tu es venu pour voir le détective Robert Dumont ?

– C'est lui, le Manchot ?

– Oui.

– Alors, c'est lui que je veux voir.

– Mais pourquoi ?

– J'veux y demander de retrouver mon bicycle. On m'a volé mon bicycle.

De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues. Son chagrin semblait énorme.

– Calme-toi, calme-toi, murmura Candy.

Tes parents doivent s'inquiéter, il est très tard, tu sais.

Le petit réussit à étouffer un sanglot et murmura :

– J'ai pas de père et ma mère est morte.

– Comment peux-tu dire que tu n'as pas de père ?

Le jeune Ronald parlait très lentement, ses courtes phrases étaient entrecoupées de reniflements.

– Mon père est mort aussi, l'année passée, ma mère, ça fait moins longtemps... deux, non, trois mois.

– Pauvre petit, murmura l'assistante du Manchot.

Candy ouvrit son sac à main, en sortit un mouchoir et essuya les yeux de l'enfant.

– Mouche-toi, lui dit-elle en lui tendant le mouchoir. Où demeures-tu ?

– Depuis que maman est morte, j'reste chez

une voisine. Mais son mari, il est mauvais, il me bat souvent.

Candy s'était assise dans les marches. Ronnie prit place près d'elle.

– Bon, si je comprends bien, on t'a volé ta bicyclette et tu voulais demander au Manchot de la retrouver ?

– Oui, c'est ça. Je savais que c'était son bureau, ici. J'ai sonné, mais ça n'a pas répondu, je me suis servi du mica, j'suis entré et j'ai attendu, longtemps... longtemps.

– Il faut que je t'explique, Ronnie. Monsieur Dumont, vois-tu, ce n'est pas un simple policier. Il a beaucoup de travail et il n'a sûrement pas le temps de se lancer à la recherche de voleurs de bicyclettes.

L'enfant leva la tête, regarda longuement Candy, et dit d'un air admiratif :

– Vous êtes belle, vous !

Même si le compliment venait d'un enfant, Candy se sentit devenir toute rouge.

– Vous êtes la femme du Manchot ?

– Non, je travaille pour lui. Tu ne l'as jamais vu, n'est-ce pas ?

– J'ai vu son « portrait » dans les journaux, mais je l'ai jamais rencontré.

– Je m'en suis bien rendu compte, car c'est lui qui était avec moi, tantôt.

– Quoi ? Le Manchot, c'était lui ? s'écria-t-il en se levant brusquement. Mais il ajouta bientôt : C'est pas vrai, t'es une menteuse. L'homme qui était avec toi, il a deux bras. Le Manchot, lui, il en a rien qu'un. Il doit porter sa manche dans sa poche, comme aux « vues ».

Candy ne put s'empêcher de rire.

– Tu n'y es pas du tout. Le Manchot possède une prothèse, une main artificielle et son infirmité ne paraît pratiquement pas. C'est bien lui que tu as vu.

Aussitôt, Ronnie s'avança vers la porte du bureau.

– Je veux lui parler.

Candy réussit à l'attraper par le bras.

– Il ne faut pas le déranger, surtout quand il travaille. Attends ! Il ne devrait pas tarder. Il n'avait que quelques papiers à consulter.

Malgré elle, elle fut prise d'une grande pitié pour cet enfant, un orphelin, maltraité par ses parents adoptifs et qui, de plus, venait de se faire voler sa bicyclette.

« On se croirait dans un roman à bon marché pour femmes qui aiment pleurer », pensa-t-elle. Mais elle ne put s'empêcher d'ajouter : « On a bien raison de dire que la réalité dépasse souvent la fiction. »

II

Un client introuvable

Candy en avait assez d'attendre. Elle décida de rejoindre le Manchot. « Après tout, c'est son client. » Faisant signe à Ronnie de la suivre, elle ouvrit la porte.

– C'est toi, Candy ?

La voix du Manchot parvenait de la seconde pièce qui lui servait de bureau.

– Oui.

– L'enfant est parti ?

– Non. Peux-tu venir ici, un instant, Robert ?...

– Une seconde, j'ai terminé.

Dumont parut dans l'encadrement de la porte.

– Robert, je te présente Ronnie, un nouveau client.

Les yeux exorbités, le petit bonhomme considérait Dumont comme s'il s'agissait du pape en personne.

– C'est bien vrai, c'est vous le Manchot ? J'peux toucher à votre main ? Pas la vraie, l'autre.

Dumont ne put s'empêcher de rire.

– Mais oui, tiens.

Et il tendit la main gauche. Ronnie la toucha, examina les doigts un à un. Le Manchot referma le poing, puis ouvrit sa main.

– Aie ! Ça marche comme une main ordinaire.

– Presque. Alors, que se passe-t-il ? Tu veux retenir mes services ?

Le petit allait parler, mais Candy lui fit signe de se taire. Elle le fit asseoir dans un des fauteuils de la salle d'entrée.

– Cet enfant se nomme Ronnie. Il est orphelin. Son père et sa mère sont décédés.

– Ordinairement, c'est une condition essentielle pour être orphelin, ne put s'empêcher

de remarquer le Manchot.

– Robert, soyez sérieux. C'est grave... enfin, je veux dire, c'est triste... ce petit garçon a perdu son père l'an dernier et sa mère, il y a quelques mois. Des voisins l'ont adopté, mais on le maltraite. Enfin, comble de malheur, il vient de se faire voler sa bicyclette. Voilà !

– Es-tu certaine qu'il n'a rien oublié ?

– Robert, je vous en prie !

Le Manchot s'avança vers l'enfant, puis se pencha pour être à sa hauteur.

– Quand t'es-tu fait voler ta bicyclette ?

– J'sais pas au juste. Elle était dans la cour, chez un ami ; quand j'ai voulu la prendre, elle était partie.

– C'est peut-être un copain qui te l'a empruntée.

– Oh non, monsieur le Manchot. C'est pas la première fois que ça arrive. Tous mes amis se sont fait voler leur bicycle.

– Tous ?

– Pas tous, mais plusieurs.

Le Manchot se redressa lentement.

– Si tu veux un conseil, mon petit, tes amis et toi, vous devriez prévenir la police. Ils vont faire enquête et...

– On est pas fous, reprit le gamin. On a averti la police. Ils sont venus deux fois, en auto.

– Et puis ?

– C'est tout ! Ils cherchent pas, ils font rien. Ils ont pas encore retrouvé un seul bicycle.

Soudain, l'enfant se cacha la figure dans ses mains et ses épaules furent secouées de sanglots.

– Allons, qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Dumont.

– Mon bicycle, c'est le dernier cadeau de papa. Il était malade, il pouvait pas toujours travailler ; il avait ramassé ses cennes, une par une, pour m'acheter un bicycle. C'était pas le plus beau, mais je l'aurais pas échangé pour un 10 vitesses.

– Robert, il faut faire quelque chose, dit

Candy, qui était au bord des larmes.

Le Manchot la prit à part et lui dit :

– Allons, ne te laisse pas dominer par ta sensibilité. S'il fallait qu'on enquête sur tous les petits vols du genre, l'Agence serait rapidement acculée à la faillite.

– Robert, écoutez-moi. Le bureau est en plein déménagement, on ne peut pratiquement pas travailler. Si vous voulez, demain, je pourrais essayer d'aider ce petit. Ça ne dérangera rien, puisque depuis une semaine, nous n'acceptons plus d'enquêtes nouvelles.

– Mais voyons, il n'y a qu'une seule chose à faire : te rendre au poste de police du quartier et faire des pressions pour qu'on mette un peu plus de zèle dans cette enquête. Les voleurs sont sûrement d'autres enfants. Des bicyclettes, il y en a des milliers à Montréal. Il est facile de peinturer une bicyclette. Tu t'attaquerais là à un problème pratiquement impossible à résoudre. Seuls les policiers peuvent se charger de cette affaire en surveillant un peu plus le quartier.

Candy était bien décidée.

– Bon, demain matin, je vais rencontrer des amis de Ronnie. J'essaierai d'obtenir plus de renseignements – le nombre de bicyclettes volées, par exemple – puis j'irai à la police.

– Comme tu voudras. Maintenant, nous allons rentrer. Tu sais où il demeure ?

– Non.

– Nous allons le ramener chez lui.

Le jeune Ronnie avait entendu les dernières paroles du Manchot. Il se leva rapidement.

– Non, je veux pas retourner chez moi.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on va me battre. Il est tard, on doit me chercher partout.

– Tu n'as rien à craindre. J'irai te conduire moi-même chez tes parents adoptifs, je leur parlerai, tu verras ; ils n'oseront plus lever la main sur toi.

– Non, non, faut pas que vous veniez avec moi, protesta de nouveau l'enfant. Je vais

retourner tout seul. Si vous venez avec moi, ce sera pire encore. J'aime mieux y aller tout seul.

Puis, le petit se mit à fouiller dans ses poches.

– Vous avez une feuille de papier ?

– Pourquoi ?

– J'voudrais avoir votre autographe.

Le Manchot et Candy se regardèrent, le sourire aux lèvres. Reprenant son sérieux, Dumont demanda :

– Pourquoi veux-tu mon autographe ?

– Bien... j'ai un livre où j'ai mis des noms d'artistes, de joueurs de hockey, de baseball. J'vas y coller votre autographe... Quand je montrerai ça à mon père, il va me croire.

– Ton père n'est pas décédé ?

– Oui, il est mort. J'parle de mon autre père, là où je reste.

L'enfant parlait maintenant beaucoup plus aisément.

– J'vais lui dire que je vous ai vu et que vous m'avez posé des questions sur le vol de mon

bicycle. J'vais lui dire que demain, vous allez enquêter. Il me croira.

– Ce n'est pas moi qui enquêterai, mais mademoiselle Candy, corrigea le Manchot. Pour la première fois, l'enfant se mit à rire.

– Elle s'appelle Candy ? Comme du bonbon ?

– Exactement, fit le Manchot le sourire aux lèvres. Un nom qui lui convient très bien, tu ne trouves pas ?

– Robert, je vous en prie.., intervint Candy.

– Tu as confiance en mademoiselle ? reprit le Manchot. Eh bien, elle s'occupera de toi, demain. Maintenant, nous allons te conduire.

– L'autographe ?

– Je vais te le donner, une seconde.

Le Manchot alla au bureau de sa secrétaire, prit une feuille de papier et écrivit :

« À Ronnie, mon ami, mon client pour qui j'enquête. »

Robert DUMONT « *Le Manchot* »

– Tiens !

– Merci, monsieur.

Le trio sortit de l'édifice et l'enfant prit place à l'arrière de la voiture.

– Vous me laisserez descendre quand je vous le dirai. Je veux pas qu'on voie votre voiture. On m'a défendu de monter avec du monde que je connais pas.

– Où demeures-tu ?

– Pas très loin, sur la rue Rivard ; ça prend deux minutes en auto. C'est pas loin de la rue Rachel.

Lorsque la voiture de Dumont arriva au coin des rues Rachel et Rivard, Ronnie lui demanda de s'arrêter.

– Je vais descendre ici.

– Donne-moi ton adresse et ton nom de famille.

– C'est Ronnie Dupuis.

– Et tes parents adoptifs ?

– Quoi, mes parents adoptifs ?

– Quel est leur nom et leur adresse ?

– Ah ! C'est monsieur et madame Lemay. Ils habitent 4022, rue Rivard.

– Demain avant-midi, tu seras là ?

– Oui.

– Eh bien, je passerai poser quelques questions à ta mère, nous verrons tes amis, puis on se rendra ensemble au poste de police.

L'enfant avait ouvert la portière. Maintenant qu'il se savait près de sa demeure, il semblait avoir hâte de rentrer.

– Merci, mademoiselle ! merci, monsieur le Manchot !

Il s'éloigna en courant avec, dans sa main, l'autographe du Manchot.

*

Il était environ dix heures du matin lorsque la

voiture de Candy s'engagea dans la rue Rivard. De chaque côté, se dressaient des maisons à deux ou trois étages. Un escalier extérieur, souvent mal entretenu, menait au second étage où l'on apercevait deux portes, l'une donnant sur le logement du second, l'autre sur un escalier intérieur conduisant au troisième.

Quelques arbres, nouvellement plantés par la municipalité, s'efforçaient d'apporter un peu de fraîcheur à ce décor plutôt sombre. Des enfants s'amusaient sur les trottoirs et dans la rue ; les automobilistes se devaient d'être extrêmement prudents.

Plusieurs habitants du quartier avaient de la difficulté à joindre les deux bouts. En descendant de voiture, Candy se sentit mal à l'aise. Elle avait mis une très jolie robe aux couleurs vives, beaucoup trop chic pour l'endroit. Déjà, des enfants la reluquaient comme une bête curieuse.

Candy jeta un coup d'œil rapide sur les adresses, monta un escalier chambranlant et sonna à la porte du 4022. Quelques secondes plus tard, une femme, qui tenait dans ses bras un bébé

de quelques mois, entrouvrit la porte.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je pourrais vous dire deux mots, madame ?

La femme repoussa la mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux.

– Si c'est pour me vendre quelque chose, j'ai besoin de rien.

– Non, je ne suis pas vendeuse.

Candy consulta son petit calepin.

– Vous êtes madame Lemay ?

– Lemay ? Non, j'suis madame Tougas.

– Tougas ? Pourtant, je suis bien au 4022 ?

– Oui, on a dû vous donner la mauvaise adresse, mademoiselle.

Elle s'apprêtait à fermer la porte.

– Un instant, vous devez sûrement connaître madame Lemay, elle habite rue Rivard.

– Je regrette, mais ça va faire dix ans qu'on habite le quartier, et j'connais personne de ce nom-là.

Et elle ferma la porte au nez de Candy. Songeuse, cette dernière descendit l'escalier.

« Je ne comprends plus rien. Pourquoi Ronnie aurait-il donné ce nom ? Il s'est peut-être trompé de rue. »

Candy ne retourna pas immédiatement à sa voiture. Elle se dirigea plutôt vers une ruelle où des garçons jouaient au baseball.

– Hé toi ! Viens ici, j'ai besoin d'un renseignement.

Le petit garçon à qui elle s'était adressée s'approcha en courant.

– Tu connais Ronald Dupuis ?

– Qui ?

– Ronald Dupuis, un jeune garçon de ton âge.

– Connais pas.

L'enfant allait s'éloigner.

– Attends une seconde, tu habites ici, rue Rivard ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu ne connaîtrais pas des Lemay ? Monsieur et madame Lemay ont adopté le jeune Ronnie il y a quelques mois.

– J'sais pas de qui vous parlez, dit l'enfant en haussant les épaules. J'connais personne de ce nom-là, vous devez vous tromper.

D'autres enfants s'étaient approchés afin de savoir ce que cette fille voulait.

Candy en profita pour expliquer :

– Je suis à la recherche d'un jeune garçon de votre âge. Il s'appelle Ronnie. Hier, il était vêtu d'un jeans et d'un chandail, il portait une casquette des Expos...

– On connaît rien qu'un Ronnie ! s'écria un des gamins. Y s'appelle pas Dupuis, mais Maurois. J'sais pas si c'est lui que vous cherchez.

– On l'a pas vu, ce matin, fit un autre garçon.

Comme les enfants ne demandaient pas mieux que de la renseigner, Candy leur parla des vols de bicyclettes.

– Ça, c'est vrai, mademoiselle. Moi, je me suis fait voler le mien, et Ti-Paul aussi.

– Moi aussi, fit un autre garçon.

Celui qui semblait le plus vieux du groupe imposa le silence. Ce devait être le chef de la « gang ».

– Le Ronnie dont vous parlez se serait fait voler son bicycle, lui aussi ?

– Oui, hier, probablement.

– C'est pas hier, ça fait au moins trois jours. On appelle la police, mais ça donne rien. Il faut toujours guetter nos affaires. Vous êtes de la police, vous ?

– C'est tout comme.

Les garçons se mirent à rire.

– Aie ! Une fille dans la police.

– On les prend belles, fit un autre.

– Je ne suis pas de la police officielle, reprit Candy. Hier, j'ai rencontré le jeune Ronnie. Je travaille pour le détective Robert Dumont, celui qu'on appelle le Manchot. Vous le connaissez ?

– On le connaît certain, fit le plus vieux. Dites-moi pas que Ronnie est allé au bureau du

Manchot ? Le maudit, j'pensais jamais qu'y ferait ça.

– Mais quoi donc ?

– Il a gagé une piastre qu'il aurait l'autographe du Manchot.

Candy en resta bouche bée. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Dumont et elle s'étaient fait avoir par un gamin de dix ans.

– Ce Ronnie Maurois, il est orphelin ? demanda-t-elle.

– Pas tout à fait. Sa mère est morte depuis longtemps, mais il a toujours son père. Ronnie, c'est un chanceux ; son père est riche.

– Hein ?

– Il y a beaucoup de maisons, ici, dans la rue, qui lui appartiennent. Si Ronnie s'est fait voler son bicycle, c'est pas grave, son père lui en achètera un autre.

Candy sentait la moutarde lui monter au nez. Les oreilles lui chauffaient. Elle était humiliée.

« Dire que ce matin, je me suis rendue au

garage à huit heures afin de récupérer ma voiture le plus tôt possible. Robert avait peut-être tout deviné hier soir. C'est pourquoi il se moquait bien de mes larmes. Oh, Ronnie, mon petit sacripant ! »

– Quel genre de garçon est-ce, Ronnie ?

Les enfants se regardèrent, ne sachant trop quoi répondre. Ils ne voulaient pas faire de tort à leur ami. On laissa la parole au chef.

– C'est un gars comme nous autres... Ben, peut-être pas tout à fait, mais ça, c'est parce que son père a de l'argent.

– Vous voulez dire qu'il se moque de vous parce que vous avez moins de sous ?

– Non, oh non ! Pas ça. Mais Ronnie, lui, il a pas peur. Il sait que son père, il a des influences. Alors, des fois, il sonne les alarmes de pompiers. Nous autres, on n'oserait pas.

Un autre enfant ajouta :

– Une fois, il a téléphoné à la police pour dire qu'il y avait un vol à la banque. Vous auriez dû voir les « chars » arriver. C'était plein de polices.

« Le petit maudit, pensa Candy. Si je l'attrape, il va apprendre à se moquer de moi ! »

– Tu peux me donner l'adresse de ce monsieur Maurois ? demanda-t-elle au plus vieux.

– J'la sais pas par cœur, mais j'peux aller vous montrer la maison.

– Allons-y !

Tous les enfants voulurent suivre, mais Candy attirait déjà trop l'attention. Des femmes étaient sorties sur leur galerie et se demandaient ce qui se passait.

– Nous deux seuls, insista Candy.

– O.K.

Le garçon se tourna vers ses amis.

– Vous avez compris, vous autres ? Vous m'attendez ici. Si j'en vois un qui nous suit, il aura affaire à moi.

Il s'éloigna avec Candy, tout fier de se montrer avec une si belle fille, une fille comme il ne pouvait en voir qu'au cinéma ou à la télévision.

– Tenez, c'est ici, fit-il en désignant une maison à deux étages. Il reste en bas.

– Comment t'appelles-tu ?

– Roger.

– Je te remercie, Roger. Tu peux aller retrouver tes amis.

– Vous aurez peut-être besoin d'autres renseignements, dit l'enfant. Et puis, vous ne connaissez pas monsieur Maurois...

– Je me débrouillerai. Si j'ai besoin de toi, je saurai bien te retrouver.

Elle attendit que l'enfant ait disparu avant de sonner à la porte de la maison. Elle entendit des pas précipités. Un homme d'environ quarante-cinq ans, grand, assez mince, les cheveux frisés et grisonnants, ouvrit.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Vous êtes le père de Ronnie ? Vous êtes bien monsieur Maurois ?

– Oui, oui, vous savez quelque chose au sujet de mon garçon ? Entrez vite, mademoiselle.

L’homme semblait très nerveux. Candy s’avança dans l’appartement. Elle se rendit compte tout de suite que Maurois était à l’aise. Il y avait du tapis, partout ; les meubles étaient de qualité et les pièces fort bien décorées.

– Vous avez retrouvé Ronnie ?

– Retrouvé ?

– Ce n’est pas pour ça que vous êtes venue me voir ?

– Pas exactement.

Il avait fait passer Candy au salon. Dans un des coins, il y avait un très beau piano. On avait placé sur le dessus du meuble la photo d’une femme, jeune, assez jolie ; probablement la mère de Ronnie.

– Excusez-moi, je ne me suis pas présentée, dit-elle. Mon nom est Candy Varin ; je mène des enquêtes pour le compte de Robert Dumont, le détective manchot. Si j’ai bien compris ce que vous m’avez laissé entendre, Ronnie n’est pas rentré de la nuit ?

– C’est ça.

Il offrit un fauteuil à Candy. Quant à lui, il était au comble de la nervosité et arpentait la pièce comme un ours en cage.

– C'est la première fois que ça lui arrive. Il est déjà rentré tard, même si je le lui défends. Hier soir, je suis arrivé vers onze heures. Je le croyais couché. Ce n'est que vers une heure vingt, après le dernier film à la télévision, que je suis allé jeter un coup d'œil dans sa chambre. Son lit était vide.

– Vous avez appelé la police ?

– Non, j'ai décidé d'attendre.

– Pourquoi ?

– Vous savez, mademoiselle, c'est pas facile d'élever un enfant quand vous êtes veuf. Je n'ai pas toujours le temps de m'occuper de Ronnie comme je le devrais. Hier, j'avais un rendez-vous d'affaires. Ronnie couche parfois chez des amis mais il téléphone toujours. Comme je ne suis arrivé qu'à onze heures, il n'a pas pu me rejoindre avant de se coucher. J'ai donc décidé d'attendre jusqu'à ce matin. Maintenant, je ne sais plus que penser. Il lui est peut-être arrivé un

accident, il est peut-être à l'hôpital. Ronnie n'a aucune pièce d'identité sur lui.

– Vous avez téléphoné aux hôpitaux ?

– J'allais le faire lorsque vous avez sonné. Savez-vous quelque chose ? Avez-vous vu Ronnie ?

Candy raconta ce qui s'était passé la veille.

– Ah le petit voyou ! s'écria Maurois, lorsque Candy eut terminé. Je vous jure que je vais placer cet enfant dans une institution. Il se moque des autorités, il s'amuse à déranger tout le monde. Maintenant, je commence à comprendre pourquoi il n'est pas rentré.

– Comment ?

– Il savait que vous viendriez ce matin. Il a compris que vous devineriez qu'il vous avait trompée ; alors, il a eu peur. Ça explique tout. Il veut attendre que l'orage soit passé pour rentrer à la maison. Eh bien, il se trompe, et...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Il s'excusa et passa dans une autre pièce pour répondre. La conversation ne fut pas très longue.

Lorsqu'il reparut, il était très pâle et ses mains tremblaient. Il regarda Candy, sans rien dire ; cette dernière comprit aussitôt qu'un événement tragique venait de se produire. Elle se leva brusquement et s'avança vers lui.

– Monsieur Maurois, qu'y a-t-il ? Vous avez des nouvelles de Ronnie ?

Il chercha à parler. Il remuait les lèvres, mais on aurait dit qu'il était paralysé.

– Parlez, fit Candy brusquement. Un accident ?

– Non.

Ce seul petit mot de protestation semblait lui avoir fait retrouver l'usage de la parole.

– Ronnie a été enlevé ! Si je ne paie pas ou si je préviens la police, on le tuera !

III

La rançon

Maurois s'était laissé tomber sur le divan et s'était pris la tête à deux mains. Candy réfléchissait. Cette affaire, si elle était vraie, était très grave. Elle dit enfin :

– Appelez la police !

– Jamais !

– Je vous en prie, écoutez-moi, monsieur Maurois. Les ravisseurs n'en sauront rien. Il y a maintenant des policiers spécialisés qui s'occupent des affaires de ce genre. Vous devez faire confiance à la justice.

– Ils vont tuer Ronald. C'est ce qu'ils ont dit.

– Du calme ! lui dit Candy en s'asseyant près de lui. Racontez-moi exactement ce qui s'est passé. Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

– Que Ronnie avait été enlevé et que...

– Non, non, interrompit Candy. Prenons la conversation au tout début. Était-ce une voix d'homme ou de femme ?

– D'homme, répondit d'abord Maurois. Puis, il sembla hésiter : Je dis ça, mais je ne suis pas certain. La voix était enrouée, la personne ne parlait pas très fort. Ça pouvait être une femme.

Candy avait sorti un calepin de son sac à main et commença à prendre des notes.

– On vous a appelé par votre nom ?

– Oui, la voix a demandé à parler à monsieur Maurois. J'ai dit que c'était moi. Ensuite, on a voulu savoir si j'étais seul.

– Qu'avez-vous répondu ?

– J'ai senti tout de suite que cet appel était étrange. J'étais déjà sur mes gardes. Quelqu'un pouvait vous avoir vue entrer. Alors, je n'ai pas menti.

– Vous avez mentionné que j'étais une employée du Manchot ?

– Oh non ! J'ai dit que vous étiez un agent d'immeubles avec qui j'étais en train de transiger l'achat d'une maison.

– Ah bon ! J'aime mieux ça. Ensuite ?

– La personne m'a dit que Ronnie avait été enlevé, que si je tenais à le revoir vivant, je ne devais pas prévenir la police et enfin, qu'on me rappellerait pour la rançon. C'est tout ! Je n'ai même pas eu le temps de placer un mot, on a raccroché.

La jolie Candy resta un bon moment sans parler. C'était la première fois qu'elle avait une telle affaire sur les bras. Un faux pas de sa part et l'enfant pouvait être tué.

– Je vais téléphoner à Robert, fit-elle en se levant.

– Robert ?

– Monsieur Dumont, le Manchot. Il saura me conseiller. Peut-être même décidera-t-il de vous aider ?

Maurois aussitôt bondit sur ses pieds :

– Excellente idée ! Je suis prêt à payer tout ce

qu'il voudra. Je veux qu'il retrouve Ronnie. Mais il ne faut pas qu'il vienne ici. Les ravisseurs sont peut-être bien organisés, ils surveillent sans doute la maison. Monsieur Dumont est connu et...

– La porte de derrière donne sur la ruelle ? demanda Candy.

– Oui.

– Votre maison n'est pas très loin de la rue Rachel ?

– Non. La quatrième vers le sud.

– Laissez-moi lui téléphoner. Puisque vous refusez de prévenir la police, c'est la seule solution qui vous reste.

Il conduisit Candy dans la salle à manger, là où se trouvait le téléphone. Pendant qu'elle composait le numéro, elle sentit le regard de Maurois se poser sur elle. Il semblait étudier chaque ligne de son anatomie.

Candy ne passait jamais inaperçue. Sa taille fine, ses seins volumineux, ses cheveux blonds, son maquillage toujours un peu trop prononcé attiraient non seulement l'attention mais

également la convoitise des hommes. « Surtout les veufs, qui doivent s'ennuyer à mourir », ne put-elle s'empêcher de songer.

– Agence de... commença Rita, à l'autre bout du fil.

– Ici, Candy, coupa la jolie blonde. Robert est là ? Je dois lui parler et tout de suite. C'est urgent.

– Qu'y a-t-il ?

– Je te demande de me passer Robert.

– Une seconde, Candy ! Ne prenez pas les nerfs !

Quelques secondes plus tard, elle reconnut la voix de son supérieur.

– Oui, Candy, qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne puis vous donner d'explications. Venez me rejoindre, rue Rivard, mais pas à l'adresse d'hier soir. Ne posez pas de questions, Robert, on ne sait jamais qui peut écouter et je tiens à conclure l'achat de cette maison.

– Quoi ?

– Vous le savez, je n'ai pas beaucoup d'expérience comme agent d'immeubles et j'ai peur de commettre une erreur. Profitez-en pour examiner la maison ; passez par l'arrière, vous pourrez jeter un coup d'œil sur le garage. C'est la quatrième maison au sud de Rachel. C'est le logement du rez-de-chaussée. Ne tardez pas ! Nous pourrions manquer cet achat.

– Quatrième maison de la rue Rivard, au sud de Rachel. J'arrive !

– C'est urgent !

Candy déposa le récepteur et se tournant vers Maurois, elle lui fit remarquer :

– Je n'ai pris aucun risque. Certains ravisseurs préparent leur coup de longue main et installent des tables d'écoute. Robert ne tardera pas. Le bureau est à cinq minutes de marche ; je suis assurée qu'il ne prendra pas sa voiture.

La blonde avait deviné juste. Elle s'était placée près de la porte de derrière du logement ; elle vit bientôt arriver le Manchot. À sa grande surprise cependant, Dumont ne se hâtait pas du

tout. Un calepin à la main, il s'arrêtait de temps à autre et prenait des notes ; il jouait en fait fort bien son rôle d'agent d'immeubles en train de relever tous les détails du bâtiment dont son bureau avait l'intention de se porter acquéreur.

Lorsqu'il aperçut Candy, le Manchot pénétra lentement dans la cour, jeta un coup d'œil sur le garage, et se dirigea enfin vers la porte.

– Entrez vite ! vous en mettez du temps.

– J'ai compris que tu ne voulais pas que j'attire l'attention, que je devais paraître intéressé à acheter cette maison. C'est bien ça ?

– Oui.

Maurois se tenait debout dans la cuisine. Candy se tourna vers lui, après avoir refermé la porte.

– Je vous présente Robert Dumont. C'est monsieur Maurois, le père de Ronnie. J'ignore son premier nom.

– Gaston ! dit l'homme en serrant la main du Manchot.

Ce dernier, aussitôt, demanda à Candy :

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Le jeune Ronnie n'a jamais donné ce nom, hier soir.

– Non ! Et si un drame n'était pas survenu brusquement, vous m'auriez prise pour la plus belle idiote de la terre. Nous nous sommes fait rouler proprement, tous les deux, par un petit bout de chou de dix ans.

Tous passèrent au salon. Pendant que Candy mettait le Manchot au courant de la situation, Maurois alla préparer du café et revint avec un plateau, tout juste comme la fille terminait son récit.

– Voilà ! maintenant, vous savez tout.

Le Manchot prit le café fumant que lui tendait Maurois, il en avala une gorgée et dit :

– Ne concluons pas trop rapidement ! Attendons d'abord le second appel des ravisseurs. D'après ce que m'a dit Candy, votre fils est capable d'inventer des tours pendables.

– Pour ça, oui. Faites-lui confiance.

– Un enfant de cet âge est souvent

impressionné par les films qu'il voit à la télévision. Qui nous dit que ce n'est pas Ronnie qui a fait appeler un de ses amis ?

– Quoi ? s'écria Maurois. Vous croyez que Ronnie... écoutez, monsieur Dumont, j'admets qu'il a été mal élevé, que je ne me suis pas occupé de lui autant que j'aurais dû, mais de là à inventer une histoire pareille...

Le Manchot expliqua calmement son idée.

– Hier soir, Ronnie a réussi, par un moyen détourné, à obtenir mon autographe pour gagner une gageure. Ce n'est qu'après nous avoir quittés qu'il a réfléchi. Il savait qu'on ne laisserait pas tomber l'affaire et il a eu peur. Il n'est donc pas rentré à la maison, et a mis au point un autre plan pour attirer la sympathie et retourner l'attention. Il se sera rendu chez un ami, avec qui il aura préparé cette histoire d'enlèvement.

Maurois n'était pas du tout d'accord.

– Ce n'était pas une voix d'enfant, ça, je puis vous l'assurer.

– Attendez ! Les enfants devaient savoir que,

pour changer la voix, il suffit de placer un mouchoir devant l'appareil. Donc, votre fils vous téléphone, il parle d'enlèvement. Vous craignez le pire. Quant à moi, je ne serais pas surpris de voir revenir Ronnie sain et sauf ; il nous racontera qu'il a pu échapper à ses ravisseurs.

– C'est une possibilité, fit Candy, mais il y en a également une autre. Monsieur Maurois est riche.

Le Manchot eut un petit air sceptique qui n'échappa pas au père de Ronnie.

– Vous savez, monsieur Dumont, reprit Maurois, il ne faut pas se fier aux apparences. Il y a plusieurs années, vingt-quatre, pour être plus précis, j'ai acheté cette maison. À l'époque, le quartier était beaucoup plus huppé. Ce n'est que lorsqu'on a commencé à démolir les taudis du bas de la ville que les gens sont montés vers le nord. Ceux qui vivaient ici sont partis, plusieurs pour vivre en banlieue, d'autres pour habiter des quartiers comme Rosemont ou encore Ahuntsic ; ce sont les gens moins fortunés du centre-ville qui sont venus demeurer dans le quartier. J'avais

depuis acheté quatre maisons ici. J'ai également des propriétés dans Notre-Dame-de-Grâce, dans Westmount, dans Outremont.

Une question brûlait les lèvres du Manchot, mais il n'osait pas la poser. Candy, elle, qui avait toujours son franc parler, demanda :

– Pourquoi, dans ce cas, continuez-vous à habiter ici ?

– J'ai toujours vécu ici. Quand ma femme vivait, nous avions décidé d'acheter quelque chose dans Laval. Mais, Cécile est décédée et je suis resté seul avec Ronnie. Ici, j'ai des amis, je connais tous mes voisins. J'ai préféré continuer à habiter le même quartier. Je ne me voyais pas déménager ailleurs. Au début, j'ai engagé des dames pour entretenir la maison, et m'aider à éduquer mon fils. Maintenant que Ronnie est plus vieux, il n'est plus nécessaire de le surveiller constamment. Du moins, c'est ce que je croyais.

Robert Dumont regardait cet homme, encore assez jeune, mais qui semblait avoir abdiqué devant les malheurs qui s'étaient abattus sur lui.

– Cécile était toute ma vie. Maintenant, il ne me reste que Ronnie et voilà que... Maurois s'arrêta de parler, incapable de continuer, et se détourna. Comme tous les hommes, il était orgueilleux et ne voulait pas que Candy aperçoive les larmes qui commençaient à perler au bord de ses cils.

Le Manchot, qui désirait détourner la conversation, demanda d'une voix forte :

– Monsieur Maurois, avez-vous des ennemis ?

Maurois avait sorti son mouchoir. Il se moucha bruyamment, puis il répondit :

– Des ennemis, non, je ne crois pas. Oh, il y a bien des gens, ici, dans le quartier, qui trouvent injuste que j'aie plus d'argent qu'eux. Parfois, on me le fait sentir, surtout quand je dois leur annoncer une augmentation de loyer, mais je ne me connais pas de véritables ennemis.

– Que faites-vous au juste dans la vie ?

– J'ai toujours travaillé comme agent d'immeubles. J'ai déjà été à l'emploi de quelques maisons mais, après la mort de mon épouse, j'ai

pris ma retraite. Je vis de mes rentes. Il m'arrive cependant régulièrement d'acheter et de revendre des maisons.

– On sait que vous êtes riche et que vous avez un jeune garçon qui est souvent laissé sans surveillance, conclut le Manchot. On peut avoir préparé cet enlèvement de longue main. On devait surveiller votre maison et hier soir, une occasion unique s'est présentée. Votre fils est rentré tard ; il était seul. À cette heure-là, il n'y a pratiquement pas de passants dans cette rue, ce fut donc très facile pour les ravisseurs de mettre leur projet à exécution.

Le téléphone sonna. Tous sursautèrent.

– Où se trouve l'appareil ? demanda le Manchot.

– Dans la salle à dîner.

– Je vais répondre. Il serait surprenant que les ravisseurs connaissent votre voix. Placez-vous près de moi, vous pourrez entendre la conversation.

Dumont plaça son mouchoir devant le cornet

de l'appareil et décrocha.

– Allô ?

– Monsieur Maurois ?

– Parlez plus fort, j'entends mal.

– Maurois, c'est vous ? Cela semblait être une voix d'homme, même si on cherchait à la camoufler.

– Oui, c'est moi.

– Vous avez obéi à mes ordres ? Vous n'avez pas prévenu la police ?

– Non ! Je tiens à revoir mon fils, répondit le Manchot. Cependant, je dois vous avouer que je ne suis pas seul.

Candy et Maurois se regardèrent, se demandant pourquoi le Manchot faisait une telle révélation aux ravisseurs.

– Qui est avec vous ?

Maurois, la figure collée contre celle du Manchot, réussissait, non sans difficulté, à suivre la conversation.

– Une jeune fille qui travaille pour moi, qui

m'aide dans mes transactions. Évidemment, je l'ai mise au courant de ce qui arrivait. Mais n'ayez crainte, elle ne parlera pas, j'ai confiance en elle.

– Écoutez-moi bien, Maurois. Si vous voulez revoir votre fils, vous devrez nous verser cinquante mille dollars.

– Quoi ?

– Vous avez bien compris : cinquante mille dollars. Vous allez vous procurer cet argent en billets de cinquante, de vingt et de dix ; nous ne voulons pas de billets de cent.

– Mais c'est ridicule ! Vous savez combien de temps ça me prendra pour réunir cette somme ?

– Il y a plusieurs banques dans le quartier. Vous n'avez qu'à retirer cet argent de votre compte et à faire changer les billets dans les banques voisines. Nous vous rappellerons à midi exactement.

Maurois murmura à l'oreille de Dumont :

– Je n'ai pas cet argent comptant.

Le Manchot répéta la phrase, mais le ravisseur

reprit aussitôt :

– Vous avez de nombreuses propriétés. Vous pouvez faire un emprunt, qui sera facile à obtenir, puisque vous avez des garanties. Débrouillez-vous, vous avez jusqu'à midi. Je vous préviens, nous surveillons votre maison. Un seul faux pas et votre fils mourra.

Dumont éleva la voix :

– Croyez-vous réellement que je verserai cette somme sans avoir la certitude que mon fils est bel et bien vivant ? J'ignore même si vous le détenez vraiment.

On se mit à rire au bout du fil. Cette fois, aucun doute possible, ce rire avait trahi l'interlocuteur : il s'agissait bien d'un homme.

– Nous étions sûrs que vous alliez nous dire ça. À midi, vous pourrez parler à votre fils. Mais je vous préviens, nous avons un moyen de savoir si votre ligne est surveillée ou non. Ne tentez pas de retracer l'appel, ce serait signer l'arrêt de mort de votre fils. Maintenant, une question, Maurois. Votre fils a eu un accident dernièrement, n'est-ce

pas ?

Le Manchot regarda le père de l'enfant. Ce dernier fit un signe négatif de la tête. Il semblait perplexe.

– Un accident ? fit le Manchot, hésitant. Je ne vois pas...

– Le petit doigt de sa main droite...

Maurois murmura rapidement à l'oreille du Manchot.

– Oui, il s'est écrasé le doigt, son ongle est tombé.

À nouveau, le Manchot répéta la phrase que venait de lui dire le père de Ronnie, mais il ajouta :

– Ça fait déjà quelques jours.

– Eh bien, vous aurez la preuve que vous exigez, Maurois. Vous n'avez qu'à vous rendre sur votre galerie avant, vous y trouverez une surprise. Et ne tardez pas à vous procurer l'argent, nous vous rappelons à midi. Encore une fois, pas de bêtises, nous sommes très sérieux !

La communication fut coupée. Maurois se précipita vers la porte de devant. Le Manchot le suivit. Candy, qui se demandait ce qui se passait, accompagna les deux hommes en demandant :

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

Déjà, Maurois était sur la galerie. Il aperçut une petite boîte, enveloppée dans du papier brun. Sans se faire voir, le Manchot tira l'homme à l'intérieur et referma la porte.

Avec fébrilité, Maurois déchira le papier brun.

– Un instant ! Maurois, fit le Manchot. Ne touchez pas à la boîte. Il peut y avoir des empreintes. Laissez-moi l'ouvrir.

Il s'agissait d'une simple boîte d'allumettes, comme on en trouve dans tous les supermarchés. Avant de l'ouvrir, le Manchot se pencha et plaça son oreille tout près de la boîte.

– Ça ne semble pas être un piège.

Se servant de son mouchoir, pour ne pas laisser d'empreintes, il ouvrit la boîte.

Candy se détourna vivement. Maurois poussa un cri de douleur : dans la boîte, sur un lit de

ouate tachée de sang se trouvait un petit doigt... un doigt d'enfant dont l'ongle était tombé.

IV

Ronnie parle

Maurois, qui avait su garder jusque-là un calme apparent, se mit à trembler ; il vacilla sur ses jambes. Le Manchot et Candy se précipitèrent vers lui ; Dumont le retint pendant que Candy avançait une chaise. Maurois s'assit à la table et, enfouissant son visage dans ses bras repliés, il éclata en sanglots.

– Robert, je vous en prie, fermez cette boîte, murmura Candy en frissonnant.

Elle avait la nausée. Elle prenait de grandes inspirations, afin de retrouver son calme. Le Manchot se sentait impuissant face à la douleur du pauvre Maurois. La vue du doigt de l'enfant l'avait mis dans une colère sans nom.

Dumont regarda autour de lui, puis s'approcha

d’un gros buffet placé contre le mur. Il ouvrit les portes du haut. Il n’y avait que des verres et des pièces d’argenterie. Mais, dans le bas, il aperçut plusieurs bouteilles d’alcool. Il sortit une bouteille de cognac et, sans demander l’avis des autres, il en versa dans trois verres et tendit le plus plein des trois à Maurois.

– Avalez ça. Ça va vous aider !

Maurois leva la tête, prit le verre dans ses mains tremblantes et le vida d’un seul trait. Le Manchot fit signe à Candy d’en faire autant.

– Robert, j’ai mal au cœur !

– Bois ! ça ne peut pas te faire de mal.

Une fois son verre vidé, le Manchot prit la boîte avec son mouchoir et alla la déposer derrière un fauteuil, dans le salon, loin de la vue de tous.

Lorsqu’il revint dans la salle à dîner, Candy était penchée sur Maurois et essayait de le consoler.

– Je ne peux pas croire qu’ils ont fait ça. C’est épouvantable ! Ce sont des écœurants !

Il donna un violent coup de poing sur la table.

– Je vais tous les tuer, tous !

Dumont était satisfait de cette réaction positive. Il annonça aussitôt :

– Il est grandement temps d'appeler la police.

– Non ! s'écria Maurois.

– C'est la seule solution, reprit le Manchot. Nous avons affaire à des criminels dangereux. Je ne suis pas fataliste, Maurois, mais il faut faire face à la situation. Ces salauds n'ont pas hésité à couper le doigt de votre fils. Vous savez ce que ça veut dire ?

– Vous pensez, monsieur Dumont, que...

– S'il existe encore une chance de sauver votre enfant, il nous faut agir tout de suite, sans tarder. Ils ont promis de faire parler Ronnie à midi. Vous désirez que je vous aide, que je m'occupe de cette affaire ?

– Oui, oh oui ! Mais on surveille notre maison. Si on aperçoit des policiers, on tuera Ronnie immédiatement.

– Vous savez, fit le Manchot d'un ton qu'il cherchait à rendre rassurant, il ne faut pas croire tout ce qu'ils nous ont dit. Ils ont beau être bien organisés, ils ne peuvent tout faire. Vous suivre à la banque, surveiller la maison, écouter vos conversations téléphoniques...

– Ils ont dit qu'ils surveillaient la maison ? s'écria Candy.

– Oui.

– Mais alors, ils ont menti. Si c'était vrai, Robert, ils vous auraient vu entrer. Ils savent fort bien que toutes les maisons ont deux entrées. Ont-ils dit qu'il y avait un autre homme ici ?

– Non.

– Alors, c'est clair : ils mentent ! Ils cherchent à nous faire peur. Pourquoi avez-vous dit que j'étais ici, Robert ? Ils ne le savaient probablement pas. Vous m'avez stupéfiée quand vous avez déclaré qu'il y avait une femme avec monsieur Maurois.

Le Manchot expliqua son idée.

– Je savais qu'on allait demander une rançon.

J’étais persuadé que Maurois serait obligé de se rendre à la banque. Il faut donc le protéger. Tu l’accompagneras. Vous allez même partir tout de suite.

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre. Elle marquait onze heures moins dix.

– Nous avons un peu plus d’une heure pour mettre au point notre plan. Je vous demande de me faire confiance ; si j’obtiens l’aide de la police officielle, soyez assuré qu’aucun policier ne viendra ici. Moi aussi, je tiens à sauver Ronnie.

Le verre de cognac semblait avoir fait beaucoup de bien à Candy. Elle donna une petite tape amicale à Maurois et dit :

– Allons, debout, il faut nous dépêcher ! Nous allons à la banque immédiatement.

Maurois se leva. Candy demanda au Manchot :

– Vous voulez qu’on réunisse la somme exacte qu’ils ont demandée ?

– Oui, et en billets de dix, de vingt et de

cinquante dollars. Rappelle-toi, Candy, qu'on peut vous surveiller. Quant à moi, j'attendrai que vous soyez partis pour sortir par l'arrière. Je retourne au bureau. C'est de là que je travaillerai. Vaut mieux ne pas nous servir du téléphone de la maison. Je serai de retour avant midi.

À la demande du Manchot, Maurois lui remit la clef qui ouvrait la porte de derrière. Candy aida le père de Ronnie à récupérer tous les papiers dont il avait besoin pour ses emprunts. Il plaça le tout dans une mallette noire.

– Mais ce qu'on me demande est presque impossible ! Même avec des garanties, la banque ne pourra jamais m'accorder cet emprunt immédiatement.

Le Manchot ne partageait pas cet avis.

– Si vous faites toujours affaire avec la même banque, si le gérant vous connaît bien, et si, évidemment, on dispose de telles liquidités, on acceptera peut-être de vous prêter cet argent.

Quelques minutes plus tard, Maurois et Candy quittaient la maison de la rue Rivard. Robert

Dumont, caché derrière les épais rideaux du salon, regarda le couple s'éloigner en direction de la rue Rachel. Personne ne semblait les suivre.

« Ça ne veut rien dire, pensa le détective. Si on surveille la maison, les hommes peuvent être dans une voiture. Bon ! j'ai assez perdu de temps ici ! »

Le Manchot sortit par la porte de derrière. Avant de s'engager dans la ruelle, il regarda longuement autour de lui, examinant les environs. Des enfants s'amusaient, mais il ne vit aucun adulte.

Rapidement, le détective enfila la ruelle jusqu'au bout, n'en sortant qu'à la hauteur de la rue Rachel. Cinq minutes plus tard, il entrait dans ses locaux. Rita était occupée à placer des dossiers dans les boîtes.

– Oh, c'est vous, dit-elle en levant la tête. Je croyais que c'était Michel ; il a téléphoné tantôt, il doit passer ici.

– Eh bien, vous lui direz de venir me rejoindre tout de suite dans mon bureau.

Quelques instants plus tard, le Manchot se mettait en communication avec la police de la CUM :

– L'escouade des personnes disparues, s'il vous plaît !

– Un instant.

Dumont demanda à parler au sergent-détective Bruneau. Roger Bruneau était l'un des responsables de cette escouade. Avant d'y être transféré, il avait travaillé durant deux ans à l'escouade des homicides, en compagnie de Robert Dumont. Les deux hommes étaient d'excellents amis.

– Je regrette, le sergent-détective Bruneau n'est pas à son bureau présentement. Y a-t-il un message ?

– Pouvez-vous le rejoindre ?

– Il appelle au bureau assez régulièrement.

– Non, non, fit le Manchot avec impatience, je dois lui parler tout de suite, c'est excessivement urgent. Vous pouvez sûrement communiquer avec lui.

– Oui, mais...

– Je suis Robert Dumont, le Manchot. Demandez-lui de me téléphoner tout de suite à mon bureau. Et il ajouta pour bien faire comprendre l'urgence du message : Il s'agit d'une question de vie ou de mort !

Il laissa le numéro de téléphone de son agence et raccrocha. Il venait à peine de déposer le récepteur que la porte de son bureau s'ouvrit ; Michel Beaulac parut.

– Rita m'a dit que vous désiriez me voir ?

– Oui ! Tout d'abord, comment est Yamata ?

– J'ai parlé à son médecin tantôt. Elle a passé une très bonne nuit, sa fièvre est tombée. Ça ne peut aller mieux. J'ai dit que je passerais à l'hôpital cet après-midi, si vous n'avez pas d'objection.

– Justement, Michel, il se peut fort bien que j'aie besoin de toi. Nous ne devions pas accepter de nouvelles affaires, mais il s'est passé quelque chose depuis hier soir.

Et il se mit à lui raconter l'histoire de Ronnie.

*

Candy se tourna vers Maurois.

– Ralentissez ! Ne vous tournez pas, je crois qu'on nous suit.

– Ah !

– J'en suis pas certaine. C'est une voiture qui a démarré quelques secondes après que nous soyons passés devant.

Tout en parlant, l'assistante du Manchot avait ouvert son sac à main et en avait tiré un petit miroir. Elle fit mine de retoucher son maquillage ; le miroir lui permit d'apercevoir l'automobile qui venait de se garer contre le trottoir, derrière eux.

– Marchons un peu plus vite maintenant et tournons le coin.

Ils poursuivirent leur chemin. Avant de tourner le coin, Candy vit l'automobile qui redémarrait.

– Pas de doute, nous sommes suivis. Votre banque est loin d'ici ?

– Non, nous y serons dans deux minutes.

Candy s'attendait au pire.

– Avec des criminels de cette espèce, il faut s'attendre à tout. Ils sont capables de chercher à s'emparer de la rançon, lorsque nous sortirons de la banque. Ce serait un jeu d'enfant pour eux. Mais ne craignez rien, je vais m'occuper d'eux.

Lorsqu'ils arrivèrent à la banque, Maurois demanda à voir le gérant, qui était un de ses bons amis. Il lui expliqua qu'il était en train de bâcler une transaction très avantageuse, mais qu'il lui fallait cinquante mille dollars en liquide et tout de suite.

Au tout début, le gérant protesta. Non pas parce qu'il n'avait pas confiance en Maurois, mais parce qu'on ne prête pas une telle somme sans d'abord vérifier les garanties.

– Mais tu sais que je possède plusieurs maisons. J'ai tous les papiers ici.

– Il faudrait que je les étudie. Non, je ne puis

te prêter cinquante mille dollars comme ça.

– D'ici deux jours, je t'aurai remis cet argent, affirma Maurois.

– Tout d'abord, j'ignore si j'ai cette somme en liquide. Tu pourrais bâcler la transaction en faisant un chèque. D'ici à ce qu'il nous revienne, ton prêt aura été approuvé.

– Maurice, je ne puis rien t'expliquer, mais c'est très grave ; cette affaire ne peut se transiger qu'en argent sonnant. Je te le demande à titre personnel. Si je n'ai pas cet argent...

Maurois hésita. Il ne voulait pas trop en dire, mais il désirait convaincre le gérant.

– Si je n'ai pas cet argent, reprit-il, quelqu'un peut être tué.

– Allons, tu exagères.

– Pas du tout. Plus tard, tu comprendras, Maurice. Mais il faut que tu me sauves.

Le gérant réfléchit un moment, puis il dit :

– Attends-moi ici, je vais tout d'abord vérifier si nous avons cette somme. Tu as un peu d'argent

dans tes comptes ?

– Six ou sept mille.

– Et tu m'as déjà dit que tu avais une police d'assurances dans ton coffret de sûreté.

– Exact ! Je pourrais emprunter au moins dix mille sur cette police.

– Moi aussi, j'en possède une et j'ai de l'argent dans deux comptes. Si tu me dis que d'ici deux jours tu me remettras le tout...

– C'est promis !

Maurois était soulagé. Il aurait l'argent dans quelques minutes. Il lui faudrait ensuite passer dans d'autres succursales pour échanger les billets. Il se leva et jeta un coup d'œil par la porte du bureau du gérant.

Candy était debout dans l'entrée et semblait examiner l'extérieur. Soudain, elle s'avança vers lui et entra dans le bureau du gérant.

– J'ai vu que vous étiez seul, dit-elle. Il va vous prêter l'argent ?

– Oui, mais ça n'a pas été facile.

– Eh bien dans ce cas, je vais vous laisser !

– Mais pourquoi ?

– Deux hommes, dans une voiture, nous attendent de l'autre côté de la rue. Je vais essayer de les attirer ailleurs. Il s'agit d'une voiture de couleur grise, une Chevrolet 1979 ; elle est garée juste en face. Attendez qu'elle se soit éloignée avant de sortir avec l'argent. Ensuite, faites le tour des autres succursales pour échanger vos billets. Je vous rejoindrai à la maison. Si monsieur Dumont est là, dites-lui de ne pas s'inquiéter.

– Soyez prudente.

– J'en ai vu d'autres, dit Candy en esquissant un sourire. C'est pas deux hommes qui vont me faire peur.

Quelques instants plus tard, elle sortait de la banque. Il y avait passablement de va-et-vient à cette heure de la journée, d'autant plus que, tout près de la banque, il y avait une école maternelle ; des groupes d'enfants en sortaient, attendus par leurs mères.

Candy s'arrêta au milieu du trottoir pour bien se faire voir des deux hommes assis dans la voiture grise. Elle regarda de chaque côté puis, d'un pas très rapide, elle s'éloigna de la banque.

Quelques instants plus tard, elle jeta un coup d'œil derrière elle. La voiture grise venait de démarrer. Les deux hommes, sans doute inquiets, avaient décidé de la suivre.

Candy approchait d'un restaurant. Elle ne savait trop quoi faire.

– Je vais appeler Robert, il est sûrement au bureau.

Elle entra dans le restaurant.

– Y a-t-il un téléphone public ? demanda-t-elle.

– Oui, à l'arrière, mademoiselle.

– Merci.

Elle fouilla dans son sac à main. Comme elle n'avait pas de monnaie, elle dut retourner au comptoir pour en demander. Elle en profita pour jeter un coup d'œil dans la rue. La voiture grise était là, juste en face du restaurant.

« Ils m'attendent », pensa-t-elle.

Le caissier lui remit de la monnaie. Candy retourna au téléphone et composa le numéro du bureau. Au moment même où la sonnerie allait se faire entendre, une main passa par-dessus son épaule et coupa la communication.

– Ne bougez pas, ne criez pas. Je suis armé. Je vous préviens, je n'hésiterai pas à tirer. Vous allez sortir du restaurant, je vous suis de près.

Elle déposa le récepteur sur sa fourche. Il lui fallait absolument trouver un moyen de se tirer de ce mauvais pas. Candy connaissait fort bien le judo et le jiu-jitsu. Si seulement l'homme pouvait s'approcher d'elle un peu plus, elle pourrait le désarmer. « Jamais il n'osera se servir de son arme en public. Ce serait la fin de leur plan », se dit-elle.

Elle s'avança très lentement vers la sortie. Il y avait plusieurs clients dans le restaurant, mais tous étaient assis à l'avant. La caissière et la serveuse semblaient toutes deux fort occupées. L'homme se tenait trop loin de Candy.

– Marche plus vite, la grosse, t'as pas l'air naturelle ! murmura-t-il entre ses dents.

S'il y avait quelque chose qui insultait Candy, c'était bien de se faire appeler « la grosse ». Elle décida de presser le pas. C'est alors qu'elle reçut un coup derrière la tête. L'homme venait de la frapper durement avec la crosse de son revolver et il s'était approché pour la soutenir.

– Mademoiselle, cria-t-il à la serveuse, venez m'aider, cette femme vient de perdre connaissance. Elle était au téléphone. On a dû lui communiquer une mauvaise nouvelle.

La serveuse mouilla une serviette et la tendit à l'inconnu.

– Couchez-la sur la banquette, là ! suggéra-t-elle.

– Non, non, ouvrez plutôt la porte ! ce qu'il faut, c'est de l'air, tout simplement. Elle vient à elle.

C'était faux ; en fait, l'homme soutenait fort bien Candy ; en l'appuyant contre lui, il la faisait avancer lentement.

La serveuse ouvrit la porte. L'homme sortit avec Candy. Il lui appuyait la serviette glacée sur le front.

– Il y a un médecin qui demeure à deux pas d'ici, dit la serveuse. Je vais lui téléphoner. Il doit être à son bureau à cette heure-ci.

L'homme qui avait frappé Candy n'écoutait plus la serveuse. Il avait fait un signe de la main au conducteur de la voiture, stationnée de l'autre côté de la rue.

Au risque de causer un accident, le conducteur fit demi-tour. Une voiture freina. L'automobiliste cria :

– Maudite buse, va prendre des leçons de conduite !

La voiture des ravisseurs s'arrêta juste à la hauteur du couple.

Tout en soutenant Candy, l'homme ouvrit la portière arrière et la poussa dans la voiture.

– Qu'est-ce que tu as fait ? demanda le conducteur.

– Vite, démarre, ne perds pas de temps ! La

voiture s'éloigna rapidement. La serveuse sortait du restaurant.

– Hé, où sont-ils passés ?

Une femme qui avait tout vu, déclara :

– L'homme a poussé la femme dans une voiture et ils sont partis comme des fous !

– Ça m'a tout l'air d'un enlèvement, fit un des clients du restaurant, qui n'avait rien perdu de la scène. Il ajouta : À votre place, mademoiselle, j'appellerais tout de suite la police.

La serveuse hésita. À ce moment-là, la caissière, qui était sans doute la patronne, se mêla au groupe.

– Thérèse, retourne à ton travail. Nous n'allons pas appeler la police inutilement. Ça nous causerait des ennuis, pas autre chose.

– Puisque je vous dis que c'est un enlèvement, insista le client. Ils ne sont pas entrés ensemble dans le restaurant. J'ai bien remarqué la fille.

– Avez-vous pu relever le numéro d'immatriculation de l'automobile ?

– Non.

– Eh bien, appelez la police si le cœur vous en dit, mais ne comptez pas sur nous pour témoigner.

Le client hésita quelques secondes puis, haussant les épaules, il retourna tout simplement à son siège.

*

Avant de sortir de la banque, Maurois regarda de l'autre côté de la rue. La voiture décrite par Candy n'était plus là. Il avait en sa possession les cinquante mille dollars. Le gérant avait même pu lui remettre dix mille dollars en billets de cinquante, de vingt et de dix dollars. Maurois jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Onze heures quinze. Il faut que je fasse vite.

Il héla un taxi. C'était le moyen de transport le plus rapide, mais aussi le plus sécuritaire dans les circonstances. Il fit halte à une première banque, puis à une seconde. Déjà, il avait pu changer

environ trente mille dollars.

À onze heures trente-cinq exactement, Maurois remonta dans le taxi :

– Bon, j'ai terminé, vous pouvez me conduire chez moi.

Le chauffeur ne put s'empêcher de remarquer :

– Vous brassez de grosses affaires. Avez-vous des comptes dans toutes ces banques ?

– Mais non, je suis inspecteur. Faites vite, quelqu'un m'attend.

– Ce ne sera pas long, vous inquiétez pas. Nous ne sommes qu'à deux coins de rue.

Bientôt, l'automobile s'arrêta rue Rivard. Maurois paya la course et descendit en tenant fermement dans sa main la mallette remplie de billets. Avant d'entrer chez lui, il jeta un coup d'œil autour de la maison. Tout était tranquille. Les enfants étaient moins nombreux ; la plupart étaient en train de dîner.

En entrant dans son logement, Maurois demanda :

– Vous êtes là, Dumont ?

Personne ne répondit. Le père de Ronnie fit rapidement le tour des pièces. Non, le Manchot n'était pas de retour.

« Moins vingt. Si on appelle, qu'est-ce que je dirai ? Ils ont promis de faire parler Ronnie. Mon Dieu, faites que cette affaire se termine bien ! »

Juste à ce moment, il entendit un bruit venant de la cuisine. La porte s'ouvrit et le Manchot parut ; mais il n'était pas seul, Michel Beaulac l'accompagnait.

Robert Dumont fit les présentations, puis demanda :

– Où est Candy ?

Maurois le mit au courant de ce qui s'était passé à la banque. Le Manchot n'était pas du tout inquiet.

– Elle a dû prendre un taxi, ils l'ont suivie et elle reviendra ici très bientôt. Elle aussi doit avoir hâte de savoir de quelle façon les ravisseurs comptent entrer en possession de la rançon.

Le Manchot fit signe à Michel de le suivre au

salon.

– Attendez-nous ici, monsieur Maurois.

Dumont se pencha derrière un fauteuil et reprit possession du mouchoir, dans lequel il avait enveloppé la boîte d'allumettes.

– Tiens, prends ta voiture et va porter cette boîte au bureau du sergent-détective Bruneau de l'escouade des personnes disparues. Il va tout de suite faire relever les empreintes.

– J'ai bien peur qu'on ne trouve rien, murmura Gaston Maurois, qui les avait suivis.

– Allons, ne soyez pas pessimiste ! lança le Manchot, tandis que Michel partait en emportant la boîte. Aujourd'hui, vous savez, les laboratoires de la police sont fort bien équipés. On pourra nous dire d'où vient la boîte et le papier qui l'enveloppait. Un seul petit indice peut nous conduire à votre fils.

Midi approchait. Maurois se rendit compte que le Manchot venait, pour la seconde fois, de jeter un coup d'œil sur sa montre.

– Vous aussi, vous vous demandez s'ils vont

téléphoner ?

– Oui !

Mais le détective ne disait pas toute la vérité. Il commençait à s'inquiéter de l'absence de Candy. Si la jolie blonde avait pris un taxi et avait semé ses poursuivants, elle aurait dû déjà être de retour auprès d'eux.

« À moins qu'elle ait décidé de ne pas revenir ici, ni même de se rendre au bureau pour ne pas éveiller l'attention des criminels. »

Le silence semblait de rigueur. Les deux hommes avaient les yeux fixés sur le téléphone. Les minutes s'égrenaient excessivement lentement, comme si elles avaient été des heures.

– Midi moins deux, murmura Maurois. C'est vous qui allez prendre l'appel ?

– Oui.

– Mais ils ont promis de faire parler mon fils. Il ne reconnaîtra pas ma voix.

– Je vous passerai l'appareil à ce moment-là. Mais efforcez-vous d'être calme. Parlez le moins possible. Il faut savoir deux choses :

premièrement, que Ronnie est toujours vivant et deuxièmement, la façon dont ils comptent entrer en possession de la rançon. Vous me laisserez discuter de ça avec eux.

– Midi. Maurois, excessivement nerveux, se mit à arpenter la pièce.

– Mais qu'est-ce qu'ils font ? s'écria-t-il bientôt. Il est plus de midi. Ils ont peut-être tué mon fils. Quelque chose me dit qu'ils ne téléphoneront pas.

– Calmez-vous, Maurois. Je comprends votre inquiétude, mais dans une telle situation, il faut absolument conserver son sang...

Ce fut la sonnerie du téléphone qui coupa la parole au Manchot. Maurois s'était précipité, mais Dumont l'arrêta de la main ; il décrocha lentement le récepteur.

– Allô ?

– Monsieur Maurois ?

C'était exactement la même voix enrouée que lors du premier appel.

– C'est moi.

– Vous voyez que nous tenons parole. J'espère que vous avez compris que notre demande était sérieuse ? Vous avez bien reçu notre petit souvenir ?

– Bande de salauds ! cria le Manchot. Vous avez mutilé mon fils...

À l'autre bout du fil, on semblait s'amuser.

– Un petit doigt, ce n'est pas grand-chose, surtout un doigt blessé.

Le Manchot ne voulait pas que la conversation s'éternise.

– Je veux parler à mon fils.

– Vous avez l'argent ? demanda aussitôt son interlocuteur.

– Je ne vous le dirai que lorsque j'aurai parlé à Ronnie.

Le détective entendit des murmures, puis la voix reprit :

– Nous allons le chercher, ça ne sera pas long. Il arrive.

Le Manchot passa rapidement le récepteur à

Maurois, mais il tint son oreille collée près de celle du père de Ronnie.

– Allô, allô, Ronnie ?

– Papa !

– Ronnie, c'est épouvantable ce qu'ils t'ont fait. Tu as mal, mon petit ?

L'enfant pleurnichait mais, tout en reniflant, il parvint à dire :

– Ça ne fait plus mal... papa, faut que tu apportes l'argent, demande-le à ma tante Fifi. Ils vont me tuer, papa...

Brusquement, la voix d'homme lança :

– C'est suffisant !

Le Manchot reprit aussitôt le récepteur, juste à temps pour entendre la voix donner un ordre :

– Ramène le petit à la voiture.

Cette phrase éclairait le Manchot. Il était plus que probable que les ravisseurs appelaient d'une cabine téléphonique. On allait maintenant ramener l'enfant dans le repaire.

– Vous êtes là, Maurois ? Vous avez reconnu

la voix de votre fils ?

– Oui !

– Qui est cette tante Fifi dont le petit a parlé ?

Le Manchot regarda Maurois, qui haussa les épaules et fit un signe de négation de la main. Robert Dumont se hâta de répondre :

– C'est la sœur de mon épouse. Elle a beaucoup d'argent et fait souvent des cadeaux a Ronnie.

– Vous êtes allé chercher le magot ?

– Oui.

– En petites coupures ?

– Oui, des cinquante, des vingt et des dix.

– Parfait. Vous allez vous rendre au coin de Saint-Denis et Mont-Royal. Du côté nord-ouest, il y a trois cabines téléphoniques. À une heure trente exactement, le téléphone sonnera dans celle du milieu ; vous répondrez ; nous vous donnerons nos instructions.

– Et si, par hasard, la cabine était occupée ?

– Nous ne sommes pas idiots. L'endroit sera

surveillé de près. Nous rappellerons. Si vous décidez de prévenir la police, nous le saurons, Maurois. Si vous commettez la moindre bêtise, vous signerez par le fait même l'arrêt de mort de votre fils. Alors, soyez exact au rendez-vous : une heure trente, au coin de Saint-Denis et Mont-Royal.

On raccrocha. Le Manchot déposa le récepteur en murmurant :

– Aucun doute possible, il s'agit bel et bien d'un homme. Il a fixé le rendez-vous pour une heure trente et pourtant, nous sommes à peine à cinq minutes de marche de cette cabine téléphonique.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Maurois, légèrement inquiet.

– Tout simplement que les ravisseurs sont loin du lieu de rendez-vous. Ils ont probablement conduit votre fils à l'extérieur de la ville. Ils doivent donc revenir pour récupérer l'argent. Mais dites-moi ! Qui est cette tante Fifi dont a parlé votre fils ?

Maurois avait paru l'homme le plus surpris du monde en entendant ce nom.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai pas de sœur. Mon épouse en avait une, mais elle se nomme Lilianne et non Fifi. Souvent, Ronnie l'appelait ma tante Lili, mais pas Fifi ; d'ailleurs, Fifi, ce n'est pas un nom. C'est probablement pour se moquer, pour intriguer ses ravisseurs qu'il a lancé ce nom au hasard.

Le Manchot ne semblait pas de cet avis.

– Non, Maurois ! L'enfant a peur. Rappelez-vous qu'on lui a coupé un doigt. Il n'a sûrement pas envie de s'amuser. D'autre part, à ce que j'ai pu constater, cet enfant possède une intelligence supérieure.

– C'est la vérité !

– Je crois qu'il a voulu vous donner un renseignement en parlant de cette tante Fifi ; cherchez bien dans vos souvenirs. Ça ne vous rappelle rien ?

Maurois avait beau se creuser la tête, il ne lui revenait aucun souvenir se rattachant à une tante

Fifi.

Les minutes continuaient de s'égrener ; lorsque le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet, il était déjà midi quinze.

– Et Candy qui n'est pas revenue. Elle doit être au bureau. J'ai un appareil téléphonique dans ma voiture ; comme elle est stationnée dans la ruelle, à quelque distance d'ici, je vais pouvoir la rejoindre directement. Vous, pendant ce temps, Maurois, vous allez fouiller la chambre de votre fils.

– Pourquoi donc ? s'enquit Maurois, que cette demande surprenait fort.

– Ronnie a un livre d'autographes. Il se peut que la réponse au problème « Fifi » soit là-dedans. Il se peut que quelqu'un ait déjà employé ce surnom, on ne sait jamais.

– Vous avez raison !

Maurois voulut se diriger immédiatement vers la chambre de son fils.

– Attendez ! le livre ne contiendra peut-être aucun indice. Alors, ne vous découragez pas.

Cherchez partout, dans ses tiroirs, parmi ses jouets, partout. Je ne serai absent que quelques minutes. Le rendez-vous n'est qu'à une heure trente, nous avons près d'une heure devant nous.

– J'irai seul ?

– Nous aviserons en temps et lieu ! Si Candy est revenue, elle vous accompagnera. Bonne chance.

Le Manchot sortit rapidement. Il avait une idée derrière la tête, mais pour ne pas inquiéter Maurois, il avait préféré ne pas en parler. Sitôt arrivé à sa voiture, il appela la centrale de police.

– Escouade des personnes disparues, s'il vous plaît.

Quelques secondes plus tard, il était en communication avec le sergent-détective Bruneau.

– Michel Beaulac est-il toujours à votre bureau ?

– Oui, vous désirez lui parler ?

– Non ! Écoutez, nous avons eu des nouvelles des ravisseurs.

Le Manchot raconta tout ce qui s'était passé.

– Nous allons nous en occuper, fit Bruneau. comptez sur nous.

– Un instant, pas si vite, sergent, interrompit le Manchot. Vous savez que la vie de l'enfant est en jeu. Vous pouvez être assuré qu'à l'heure du rendez-vous, la cabine téléphonique sera étroitement surveillée. Si l'on aperçoit un policier, un seul, la transaction tombera à l'eau et on se débarrassera de l'enfant.

– Voyons ; je ne suis pas un idiot, Dumont, reprit Bruneau, offusqué. Il n'y aura aucun homme en uniforme. J'aurai plusieurs voitures dans le secteur. Nous attendrons que l'échange se fasse avant d'intervenir.

– Je n'ai pas l'impression que l'échange se fera là. On donnera simplement des instructions à Maurois. Or, si vous le suivez, on s'en rendra sûrement compte.

– Les voitures se relaieront, ne craignez rien ! Faites-nous confiance, Dumont.

– J'aimerais que Michel participe à

l’expédition.

– Entendu, Dumont ! D’ici une heure quinze, nous aurons le temps de mettre au point notre plan et de placer nos hommes. Certains seront déguisés en passants, en employés de la voirie, en garçons de course et en livreurs ; d’autres resteront tapis dans leur automobile.

– Que Michel ne s’éloigne pas de sa voiture ! Comme ça, je pourrai communiquer avec lui, en tout temps.

– Compris ! Je vais lui transmettre le message. Et vous, que comptez-vous faire ?

Le Manchot lui parla de la phrase mystérieuse qu’avait lancée le jeune Ronnie.

– Je vais essayer de déchiffrer son message. Chose certaine, les ravisseurs connaissent bien Maurois.

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Bruneau.

– Maurois est riche, c’est sûr. Mais il habite un quartier ouvrier. Rien n’indique qu’il a beaucoup d’argent. De plus, il est veuf et Ronnie est tout ce

qui lui reste. Les ravisseurs le savaient sûrement ; ils sont certains qu'il fera tout pour sauver son enfant. Enfin, il y a le message de Ronnie. Il a peut-être reconnu l'un des ravisseurs et il a voulu nous donner un indice pour l'identifier. C'est un enfant très intelligent. Comme vous pouvez le constater, le travail ne manquera pas pour moi. Je vais interroger Maurois sur ses parents, ses voisins, ses amis.

Puis, les deux hommes se souhaitèrent bonne chance et mirent fin à la communication. Aussitôt, le Manchot appela au bureau.

– Rita, est-ce que je pourrais parler à Candy ?

– Candy ? Elle n'est pas ici. Je croyais que vous étiez allé la rejoindre.

– Elle n'a pas téléphoné ?

– Pas du tout. Que se passe-t-il ?

– Mais rien, rien, fit nerveusement le Manchot. Si elle téléphone, dites-lui de venir me rejoindre immédiatement chez Maurois.

Le Manchot raccrocha. Il était au comble de l'inquiétude. Il était à présent persuadé qu'il était

arrivé quelque chose à son assistante.

« Je préfère ne pas y songer, et attendre la suite des événements. Il faut absolument que j'aie de ses nouvelles avant une heure trente, sinon tout notre plan risque d'être compromis. »

V

Une nouvelle tangente

Le conducteur de la voiture avait ralenti. Il ne voulait pas attirer l'attention. L'automobile s'était rapidement éloignée du quartier Mont-Royal ; tout danger semblait maintenant écarté.

– Qu'est-ce qui te prend de tourner sur Sherbrooke, t'es fou, christ ! fit l'homme qui était assis à l'arrière, tout près de Candy, toujours inconsciente.

– Sois poli, veux-tu ? Non, j'suis pas fou. Crois-tu un instant que nous sommes passés inaperçus ! On a peut-être relevé notre numéro de licence. Qui a déjà vu ça, enlever une fille, en pleine rue ? Au moins, sur la rue la plus achalandée de la ville, on peut se perdre dans la circulation.

– Tu fais mieux de te diriger vers le nord. De toute façon, faudra sans doute rejoindre le boss.

Mais le conducteur semblait beaucoup plus nerveux que son compagnon. Au coin des rues, il freinait brusquement, si bien qu'une fois, Candy faillit se retrouver entre les deux banquettes.

– Prends sur toi, veux-tu ? Tu conduis comme une femme ! Maudit Léo, un rien t'énerve.

Le conducteur tourna la tête vers l'arrière :

– Ta gueule, maudit niaiseux. T'as pas compris ce que le boss a dit ? Jamais de nom !

– On est tout seuls, y a pas de danger.

– Et la guidoune que tu as fait monter, elle compte pas ? Qui te dit qu'elle n'a pas repris connaissance ?

– T'inquiète pas, quand je fesse, moi, je fesse.

La voiture prit enfin la direction du nord. Léo emprunta la rue Lajeunesse, il approchait du pont qui relie l'île de Montréal à Ville de Laval.

– Ça y est ! fit soudain Léo, j'aurais dû m'y attendre. Je te l'avais dit que fallait rester dans la

circulation.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– T'es aveugle, maudit ? Regarde en avant. La police ! Je vais tourner ici et filer vers l'ouest.

Les voitures avançaient beaucoup plus lentement ; un policier, au milieu de la rue, dirigeait la circulation.

– Continue tout droit, hurla celui qui était à l'arrière. Si tu tournes, christ, c'est là que tu vas attirer l'attention et on va avoir toute la police au cul !

– Maudit Armand ! Je vais me souvenir de toi ! murmura Léo entre ses dents.

La voiture continua d'avancer mais à pas de tortue. Armand avait redressé Candy. Il glissa son bras derrière ses épaules et l'attira contre lui. De son autre main, il baissa la vitre. La voiture était rendue à la hauteur du policier.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Armand.

– Un accident, répondit le policier. Tournez à droite, il faut faire un détour. D'autres policiers vous indiqueront le chemin.

Léo poussa un soupir de soulagement.

– Tu vois, tu t'énerves inutilement ! ricana Armand.

Après avoir fait un détour, il se retrouvait sur le pont. Sitôt qu'il eut traversé, il tourna à droite comme pour suivre la route qui passait sous le pont et qui se dirigeait vers l'ouest.

Puis, à la grande surprise d'Armand, la voiture tourna à gauche, empruntant une petite rue qui longeait la rivière des Prairies.

– Où penses-tu aller ? demanda Armand. Cette route-là ne mène nulle part.

À gauche, il y avait de vieux bâtiments qui abritaient des congrégations religieuses et des personnes âgées. À droite, surplombant la rivière, il y avait quelques arbres et un accotement parsemé de pelouse qui pouvait avoir une vingtaine de pieds de largeur.

Lentement, Léo quitta la route, fit avancer la voiture entre deux arbres et la stationna.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Avant d'aller plus loin, on va causer. Moi, je

commence à en avoir plein le dos de cette affaire. Ça devait être facile, un jeu d'enfants, que le boss nous avait dit. Il me semble l'entendre encore : « Pour Maurois, son garçon, c'est de l'or en barre. Il paiera sans rouspéter, un beau cinquante mille. Moi, je ne demande rien, pas un cent, vous serez quatre à tout séparer. Moi, c'est seulement Ronnie que je veux. » Mais maintenant, ce n'est plus du tout la même chose. Nous voilà pris avec une fille. La police a probablement notre numéro d'immatriculation...

– Je te l'ai dit, la fille a pas eu le temps de parler au téléphone. Je suis intervenu aussitôt. Mais je suis bien certain qu'elle avait repéré notre automobile. Alors, fallait faire quelque chose.

– Le boss nous avait dit de ne pas s'occuper d'elle, que c'était simplement une cliente ou une employée de Maurois.

Armand jeta un coup d'œil sur Candy.

– J'ai pas voulu prendre de chance. Et puis, cette fille a pas du tout l'air d'un agent d'immeubles. Tu as vu la « shape », mon vieux ? Elle pourrait être mannequin ou vedette de

cinéma. Grassouillette, mais mauditement bien faite.

L'homme s'empara du sac à main de Candy et se mit à fouiller à l'intérieur.

– Tiens, tiens, comme c'est intéressant. Un revolver !

Léo bondit :

– Hein ? Un revolver ? Mais alors, c'est clair comme de l'eau de roche. Elle fait partie de la police.

Armand avait retiré un portefeuille du sac. Il l'ouvrit. Il contenait différentes pièces d'identité.

– Candine Varin... elle n'a pas d'insigne officiel et... oh ! oh ! Attends une seconde.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ça parle au christ ! s'écria Armand. Tiens, regarde !

– Agence de détectives privés « Le Manchot ».

Il y avait une photo sur la carte. Léo se pencha pour regarder la belle blonde.

– C'est bien elle ! Eh bien, le boss s'est fait

jouer. Maurois a pas prévenu la police mais il a engagé le Manchot. Je dirais que c'est encore plus dangereux. Tu as entendu parler de lui, le Manchot ?

– Oui.

Armand, à son tour, était devenu songeur.

– Cette nouvelle va changer bien des choses.

Il ouvrit la portière.

– Où vas-tu ?

– Il y a sûrement un téléphone près d'ici. Je vais appeler le boss.

– Tu sais bien qu'il peut pas se servir du téléphone, là où il est.

– Il ne peut pas s'en servir pour appeler Maurois, on pourrait le retracer, mais moi, je peux lui téléphoner. Et puis, c'est un cas urgent. C'est pas à nous de prendre la décision.

Armand s'éloigna rapidement en direction du pont. Léo se rendit compte qu'à l'arrière, Candy commençait à bouger. Elle reprenait conscience.

– Que s'est-il passé ? Où suis-je ? murmura-t-

elle..

Puis, soudain, la mémoire lui revint. Elle avança la main en direction de la portière.

– Bouge pas, fit Léo, sinon, tu vas recevoir un autre coup sur la tête. Et puis, inutile de fouiller dans ton sac, ton revolver n'est plus là. Comme ça, ton patron, le Manchot, s'intéresse à l'enlèvement du petit Maurois.

Candy regarda l'homme, assis sur la banquette, le corps presque complètement tourné vers elle.

– Vous êtes des salauds, vous attaquer à un enfant sans défense, le mutiler pour le reste de ses jours, vous paierez pour ça.

– Ah ! ta gueule ! J'ai pas du tout envie d'écouter tes sermons.

Et, allongeant la main, il tourna le bouton de radio. Mais Léo ne fut pas plus chanceux : il venait de capter l'émission « Radio-sexe » avec Huguette Proulx.

D'un geste rageur, il appuya sur le bouton pour changer de poste.

Un peu plus de cinq minutes s'écoulèrent. Léo ne quittait pas Candy des yeux. Enfin, Armand reparut. Il ouvrit la portière et s'installa près de l'assistante du Manchot.

– Tiens, elle est sortie de sa torpeur ?

Il referma la portière et s'y adossa de façon à voir Léo, tout en surveillant Candy.

– Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

Armand hésita. Il n'aimait pas parler devant Candy.

– Tu l'as rejoint, oui ou non ?

– Oui, tout va bien. C'est nous qui allons nous charger d'elle. Je t'expliquerai plus tard, mais pas ici... à moins que... Tiens, c'est une idée ! Il se mit à rire et poursuivit : On a le temps de s'amuser un peu. Tu vas nous donner un show, la belle. Déshabille-toi !

– Quoi ? Jamais ! protesta Candy.

Brusquement, Armand avança sa grosse main, ses doigts se glissèrent dans l'échancrure de la robe de Candy et les boutons sautèrent.

– J’aurais jamais pensé ça ! Regarde, Léo, regarde ! C’est bien à elle et ça se tient, pas besoin de rien pour soutenir ces deux montagnes-là.

Candy avait rapidement ramené ses deux mains sur sa poitrine afin de cacher ses seins.

– Va-t’y falloir que je continue à te déchirer ton linge sur le dos ? Envoye, christ ! À poil et plus vite que ça.

Tout en admirant le spectacle, Léo se demandait où son compagnon voulait en venir.

– Laisse faire, j’ai mon idée, fit Armand en répondant au regard interrogateur de Léo. Tu vas voir !

Candy avait retiré sa robe. Elle n’avait plus que ses bas-culottes, un petit slip et ses souliers.

– T’as pas fini ! J’ai dit : tout. Il ajouta, en riant comme un maniaque : On veut se rendre compte si tu es une blonde naturelle.

Il donna une tape sur la cuisse de Candy.

– Moi, j’aime ça quand c’est bien dodu ! C’est appétissant, tu trouves pas ?

Léo ne répondit pas. Ses yeux semblaient s'être agrandis démesurément. Il remua sur le siège, pendant que Candy retirait ses bas-culottes. Elle leva la tête et son regard croisa celui de Léo.

– Eh bien quoi ? Ne me dis pas que c'est la première fois que tu vois une femme nue ? Ça vous prend pas grand-chose pour vous exciter, les gars. Et puis, où voulez-vous en venir ? Si vous avez l'intention de me violer, vous allez vous rendre compte que c'est pas facile sur le siège arrière d'une voiture.

Candy était maintenant complètement nue ; au lieu de tenter de camoufler son corps, elle se cala voluptueusement dans la banquette en laissant les deux voyous admirer le paysage.

– Alors, satisfaits ? J'ai passé l'inspection ?

Armand ramassa les souliers, les bas-culottes et la robe. Il enroula le linge dans la robe, puis descendit de la voiture et alla jeter le tout dans la rivière.

Il revint vers la voiture et dit à Léo :

– Il n'y a pas de couverture dans l'auto. Tu

peux descendre, on va pouvoir s'éloigner un peu et causer. Elle n'aura jamais le front de se sauver.

Léo descendit et rejoignit son compère à l'écart :

– T'es fou ! Tu nous vois rouler avec une fille nue, assise à l'arrière ? Ça va sûrement attirer l'attention.

– T'inquiète pas, j'iui ferai endosser mon jacket quand on se remettra en route. J'ai parlé au boss.

– Et puis ?

– Maurois a l'argent. Le rendez-vous aura lieu à l'endroit prévu. Le boss vient à Montréal. Nous, on n'aura qu'à surveiller la cabine de loin.

– Tu lui as parlé de la fille ?

– Oui et il dit que nous sommes chanceux.

– Comment ça ?

– Il dit qu'il nous enseigne présentement comment faire de l'argent rapidement et sans risque. Si Maurois paie cinquante mille pour son garçon, combien crois-tu que le Manchot versera

pour retrouver sa grosse poupée ?

Léo était nerveux ; il repoussait du pied les cailloux qui se trouvaient sur le bord du trottoir.

– Il veut demander une rançon pour la fille ?

– Pas lui. Tout ce qui intéresse le boss, c'est l'enfant. La fille, il nous la laisse. Une fois l'affaire terminée, nous en ferons ce que nous voudrons. Le boss dit que c'est de l'or en barre.

– J'aime pas ça, murmura Léo, j'aime pas ça une miette. Si on s'attaque au Manchot, on aura toute la police contre nous. Le boss, il s'en sacre, lui. Je me demande encore pourquoi il ne s'intéresse qu'à l'enfant. Il ne veut pas toucher à l'argent... non, je ne comprends pas ! Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Si on va au rendez-vous, tu sais bien que les policiers vont surveiller les environs et, comme la blonde est connue... Non, moi, j'marche plus ! Les risques sont trop grands.

Armand donna une poussée à son ami.

– Maudit branleux ! Ne me dis pas que tu vas commencer à reculer alors qu'on touche au but. La fille, je vais m'en occuper. Il regarda autour

de lui et ajouta : Y a un peu trop de passants, ici. Tu vas te rendre jusqu'au bout de cette route. Faut un endroit tranquille, où personne ne nous verra.

– Que veux-tu faire ?

– J'ai mon idée. Perdons pas de temps, l'heure avance et le rendez-vous est fixé à une heure trente.

Léo s'installa au volant, Armand retira sa veste et la tendit à Candy.

– Tiens, mets ça !

– J'ai pas froid, répondit Candy.

Elle sentait bien que, maintenant qu'on avait jeté ses vêtements à l'eau, la situation se retournait contre ses deux ravisseurs.

– Mets ça que je te dis !

Armand se saisit de son revolver, et fit mine de frapper Candy à la tête. La blonde enfila aussitôt la veste.

– Vas-y Léo !

La voiture reprit la route et se dirigea vers

l'est. Au bout du chemin, il y avait une sorte de parc qui, à cette heure-là, était désert.

– Recule, juste sous les arbres.

Lorsque la voiture s'immobilisa, Armand demanda les clefs à Léo puis il lui recommanda de surveiller Candy.

– Ce ne sera pas long.

Il ouvrit le coffre arrière. Il revint quelques secondes plus tard avec la roue de secours, qu'il plaça entre les deux banquettes.

– Descends, ordonna-t-il à Candy. Et fais ça vite. Ma veste est trop courte et elle te cache pas les fesses !

– Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle en sortant.

Candy sentait les cailloux s'enfoncer dans la plante de ses pieds. |

– Envoye, à l'arrière. Dans le coffre !

– Mais vous êtes fou !

– J'ai dit, dans le coffre, et plus vite que ça.

Il poussa Candy, qui comprit qu'il ne servait à

rien de résister.

– Je vais étouffer, là-dedans !

– Aucun danger. Tu seras peut-être un peu tassée, mais c'est pas de ma faute si tu fais de l'embonpoint. On n'a pas le temps d'attendre que tu te mettes au régime.

Il pesa sur la tête de Candy. L'assistante du Manchot tentait de se placer le plus confortablement possible. Même si Armand avait enlevé la roue de secours, l'espace était plutôt restreint ; lorsque le couvercle du coffre se referma sur elle, elle songea : « S'il faut que je reste enfermée ici pendant plusieurs heures, je ne pourrai plus bouger. »

Candy avait bien examiné les deux hommes. Elle les reconnaîtrait entre mille. Mais elle n'avait entendu aucun nom et elle n'avait pas pu relever le numéro d'immatriculation de l'automobile. « Ils ont été excessivement prudents. Si ces deux types me libéraient, je pourrais difficilement les retrouver, à moins qu'ils n'aient un casier judiciaire. Mais j'ai l'impression qu'ils ne me laisseront pas partir

facilement et, surtout, qu'il va falloir que je me débrouille toute seule. »

*

L'heure fatidique approchait. Même s'il tentait de garder son calme, le Manchot était intérieurement aussi nerveux que Maurois.

Le père de Ronnie pensait à son fils. Il savait ; sa vie était en jeu.

Le Manchot, lui, était persuadé que Michel et les policiers allaient accomplir du bon travail, qu'ils captureraient sans doute les ravisseurs et qu'ils libéreraient l'enfant. C'est le cas de Candy qui l'inquiétait.

Il lui était sûrement arrivé quelque chose, sinon, elle se serait mise en communication avec lui. Il savait fort bien que, si Candy était tombée entre les mains des ravisseurs, ils avaient pu mettre fin à ses jours et dissimuler son corps quelque part.

« Pour la retrouver, je n'ai donc qu'une piste :

m’occuper du cas de Ronnie. »

Il consulta sa montre, pour la dixième fois peut-être, puis il se tourna vers Maurois :

– Alors, vous êtes prêt ?

– Oui. Allons-y !

– Non, moi, je reste ici. Vous n’avez rien à craindre. Michel, mon assistant, sera là pour vous protéger. Rendez-vous au coin de Mont-Royal et Saint-Denis et tenez-vous à proximité de la cabine téléphonique. Il est probable qu’on vous demandera de vous rendre ailleurs.

– Et je devrai obéir ?

– Oui. Mais n’agissez pas rapidement. Par exemple, si vous prenez un taxi, dites-lui de rouler lentement. Il faut qu’on puisse vous suivre.

– Si seulement votre assistante, mademoiselle Varin, était revenue, murmura Maurois, je me sentirais plus en sécurité. Je vais transporter l’argent dans cette mallette ?

– Oui. Auriez-vous une petite chaîne et un cadenas ?

– Pourquoi ?

Comme Maurois se rendrait à pied au rendez-vous, il fallait prendre certaines mesures de précaution.

– Qui nous dit qu'on ne cherchera pas à vous attaquer, en cours de route ? Si vous avez une chaîne et un cadenas, on pourra attacher la mallette à votre poignet. De cette façon, même si on vous bouscule, vous ne risquez pas de vous faire piquer l'argent.

Maurois trouva une chaîne, pas trop grosse et un petit cadenas qui servait à fermer un coffret de métal.

– Ce sera suffisant ?

– Sûrement.

Le Manchot enroula la chaîne autour de la poignée de la mallette.

– Maintenant, autour de votre poignet ! On place le cadenas ici. Donc, vous ne pouvez vous séparer de votre mallette sans ouvrir le cadenas. Surtout, ne perdez pas la clef.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Bonne chance, murmura le Manchot.

– Que comptez-vous faire, durant mon absence ?

– Je vais interroger quelques enfants. Je suis encore persuadé que si je pouvais comprendre ce qu'a voulu dire Ronnie, nous pourrions capturer les ravisseurs.

Maurois sortit par la porte avant et le Manchot le regarda se diriger vers le nord, sa mallette à la main. Lorsqu'il fut disparu, Dumont décida d'aller rencontrer les enfants. Il sortit donc par la porte de derrière et arriva bientôt dans la ruelle. Malheureusement, les petits n'étaient pas là.

– Pourtant, la plupart d'entre eux ont congé aujourd'hui.

Dans une des cours, il aperçut un petit bout de chou qui ne devait pas avoir plus de cinq ans.

– Hé petit, où sont tes amis ?

– Partis.

– Tu n'es pas allé avec eux ?

– Maman veut pas que je traverse la rue.

– Comme ça, tes amis sont partis jouer ailleurs ?

– Dans la cour, à l'école.

– Sur quelle rue ?

Le petit haussa les épaules. Pour lui, déjà, les questions devenaient trop compliquées.

Le Manchot sortit de la ruelle, regarda autour de lui et aperçut l'école, un peu plus loin, de l'autre côté de la rue. On entendait des cris d'enfants. D'un pas décidé, il s'y dirigea immédiatement.

Les garçons jouaient à la balle. La plupart des filles les regardaient jouer. Quelques-unes d'entre elles dansaient à la corde dans un coin de la cour.

– Hé, les enfants, venez, j'ai à vous parler ! cria le Manchot. Celui qui pourra répondre à ma question recevra une récompense.

Le mot « récompense » fut magique. On délaissa la balle et on entoura le détective. Les enfants habitaient tous le quartier et le bureau de Dumont était situé tout près.

– Je vous connais, vous !

– Moi aussi ! Vous êtes le Manchot !

Les enfants criaient. Pour eux, un détective privé était une sorte de héros, d'autant plus qu'on avait beaucoup parlé du Manchot, dernièrement, dans les journaux.

– Connaissez-vous tous Ronnie Maurois ?

Plusieurs connaissaient l'enfant.

– Son père a beau le chercher partout, il ne le trouve pas. Vous savez sans doute que Ronnie aime beaucoup jouer des tours, s'amuser.

Les enfants étaient tous d'accord.

– Eh bien, il se cache quelque part. Son père le sait, Ronnie lui a téléphoné et lui a même posé une devinette. Alors, moi, j'aide monsieur Maurois à retrouver son fils. Mais pour ce faire, il faudrait absolument comprendre ce qu'a voulu dire Ronnie.

Les jeunes étaient tout oreilles, car ils espéraient mériter la récompense.

– Souvent, vous vous donnez des surnoms, entre vous, vous vous appelez par exemple Ti-Boutte, Ti'Pit...

Un jeune désigna un enfant plus petit que les autres.

– Lui, on l'appelle Ti-Cul !

Offusqué, l'enfant voulut sauter sur son compagnon mais Dumont réussit à rétablir l'ordre.

– Ronnie nous a parlé de Fifi. Ça vous dit quelque chose ?

Tous les enfants se mirent à rire.

– Un fifi, c'est une tapette, cria un jeune.

– C'est un gars qui joue avec les filles, fit un autre. Nous autres, les filles, ça nous intéresse pas.

Un enfant, un peu plus grand, donna une poussée à celui qui venait de parler.

– Tu connais rien là-dedans, t'es encore trop jeune ! Quand t'auras mon âge, tu joueras peut-être avec les filles.

– Yvette, fit un autre, aime bien jouer au docteur et à la garde-malade.

Les plus vieux se mirent à ricaner et à parler à

voix basse.

– Un instant, s'il vous plaît, fit le Manchot. Donc, Ronnie n'appelle personne de ce nom-là ? Il ne vous a jamais parlé d'une tante Fifi ?

Mais ce nom ne disait rien aux enfants. Soudain, plusieurs se mirent à émettre des hypothèses.

– Si Ronnie se cache, ce doit être chez un ami. Il connaît des gars de la gang de la rue St-Laurent.

– Pour moi, fit un autre, il est « aux vues ». Ronnie fouille souvent dans les poches de son père et il prend de l'argent.

– Le père de Ronnie, il a toujours de l'argent, lui.

Le Manchot comprit qu'il perdait son temps.

– Si parfois vous vous souveniez de quelque chose, je suis chez monsieur Maurois. Vous n'avez qu'à venir me voir là-bas. Mais ne me dérangez pas inutilement. Il faut trouver ce que eut dire « Fifi » ou encore, « ma tante Fifi », compris ?

Le Manchot s'éloigna et les enfants retournèrent à leur partie de balle.

Dumont fit un arrêt à sa voiture, appela au bureau, mais Rita était toujours sans nouvelles de Candy ; le Manchot comprit qu'il s'était passé quelque chose, mais pour le moment, il ne pouvait intervenir. Il se sentait complètement inutile. Ça l'enrageait. Il décida, une fois revenu à l'appartement de Maurois, de fouiller à nouveau dans la chambre de l'enfant, espérant un miracle qui lui permettrait de comprendre le mystère de la fameuse tante Fifi.

*

Le grand Michel Beaulac, l'assistant du Manchot, vêtu d'une salopette, une casquette sur la tête, ramassait les papiers qui traînaient le long de la chaussée.

Un autre homme, portant un costume semblable, était sur un tricycle, auquel était attachée une poubelle ; Michel y déposait les

détritus qu'il ramassait.

– Le voici ! murmura Beaulac. L'homme à la valise, c'est lui, Maurois. Il se dirige vers les cabines téléphoniques.

Aussitôt, son collègue se pencha et transmit, grâce à un walkie-talkie caché sous une guenille, l'information que Michel venait de lui donner.

Maurois s'était arrêté devant les trois cabines téléphoniques. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Elle marquait une heure vingt-sept minutes.

Une femme s'engouffra dans la cabine du milieu. La conversation qui s'engagea semblait vouloir s'éterniser. Maurois voyait les aiguilles avancer rapidement. Une heure trente-deux minutes...

– Si elle peut sortir de là !

– Enfin, à une heure trente-trois, la femme raccrocha et sortit de la cabine. Aussitôt, Maurois s'y engouffra.

La sonnerie se fit bientôt entendre, Maurois décrocha le récepteur.

– Allô ?

– C'est vous, Maurois ?

– Oui ! Où est mon fils ?

– Du calme !

Cette fois, l'homme ne tentait pas de camoufler sa voix ; mais Maurois avait beau chercher à se souvenir, cette voix lui était totalement inconnue.

– Votre fils sera remis en liberté lorsque j'aurai touché l'argent. Vous avez le montant avec vous, dans la mallette que vous tenez à la main ?

– Oui !

– Comme vous pouvez le constater, nous vous surveillons. Cette mallette est noire ?

– Oui.

– Décrivez-la-moi !

– Pardon ?

– Décrivez-moi la mallette.

– C'est un porte-documents. Qui doit avoir

environ vingt-quatre pouces de longueur par douze ou quatorze pouces de large.

– L'épaisseur ?

– Quatre ou cinq pouces, îl y a deux fermetures sur le dessus et une serrure au milieu. Les deux fermetures sont sur le côté.

– Parfait. Maintenant, écoutez-moi bien, Maurois. Vous allez prendre l'autobus et vous rendre au coin d'Ontario et du boulevard Pie-IX. Vous y verrez trois cabines téléphoniques. Vous surveillerez celle du milieu. Ne vous inquiétez pas, la porte sera fermée. Il y aura un carton sur la porte, indiquant que l'appareil ne fonctionne pas. Entrez dans cette cabine à deux heures quarante-cinq exactement, pas avant. Nous vous donnerons nos instructions à ce moment-là.

– Allez-vous me faire jouer au fou longtemps ? demanda Maurois, à bout de patience.

– Ah, ta gueule, Maurois ! Fais ce qu'on te dit, c'est tout. Un conseil : ne parle à personne en sortant de la cabine. On te surveille. Prends

l'autobus au coin et pas un mot.

– Entendu !

Maurois raccrocha. Comme il sortait de la cabine, il vit arriver un autobus. Il eut tout juste le temps d'y monter. Les portières se fermèrent et l'autobus s'éloigna.

– Torrieu, murmura Michel qui avait surveillé la scène, il va nous échapper.

– Nous le suivons, fit une voix dans le walkie-talkie. Continuez votre travail pendant quelques minutes encore.

Michel avait reconnu la voix du sergent-détective Bruneau.

– On peut vous surveiller, continua le policier. Dans cinq minutes environ, retournez à votre voiture. On communiquera avec vous à ce moment-là.

Déçu, Michel Beaulac dut continuer son travail. Mais force lui était d'admettre que les ravisseurs n'étaient pas des enfants d'école.

« Quel est leur plan exactement ? Je l'ignore ! mais chose certaine, ils doivent se sentir

surveillés ; sinon, ils prendraient pas autant de détours. Si seulement je pouvais rejoindre le boss pour lui conter ce qui se passe ; mais non, il veut pas qu'on l'appelle chez Maurois. Je me demande bien pourquoi il tient tant à demeurer là, alors que toute l'action se passe ailleurs. »

VI

La tante Fifi

Pour la seconde fois, le Manchot avait fait le tour des tiroirs et des boîtes de jouets qui se trouvaient dans la chambre de Ronnie ; mais ses efforts avaient été vains.

« Deux heures moins dix. Maurois a sûrement dû remettre l'argent. Si son fils a été remis en liberté, Ronnie ne devrait pas tarder. »

Juste à ce moment, il entendit du bruit à la porte de derrière.

« Ce sont eux », se dit-il.

Comme on frappait discrètement à la porte, le Manchot alla ouvrir et se trouva en face d'une petite fille. Elle pouvait avoir neuf ou dix ans. Elle portait des pantalons et un chandail, ses cheveux étaient ramenés à l'arrière en queue de

cheval.

– Qu'est-ce que tu veux, ma petite ?

– C'est vous, monsieur le Manchot ? demanda la fillette, hésitante.

– Oui.

– Vous cherchez Ronnie ?

– Oui, c'est ça. Tu sais où il est ?

– Non.

Mais la petite fille ne s'était sûrement pas dérangée pour rien. Dumont la fit entrer. Il la laissa s'avancer dans la cuisine et s'asseoir, avant même d'y avoir été invitée.

Le Manchot alla ouvrir la porte du réfrigérateur.

– Veux-tu un verre de liqueur ? fit-il après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur.

– O.K. ! répondit l'enfant.

– Tu aimes l'orangeade ?

– Oui !

Le Manchot servit l'enfant. D'un seul trait,

elle vida la moitié du verre.

– Tu connais bien Ronnie ?

– Oh oui ! L'année passée, il est venu à notre chalet, pendant deux semaines. Ronnie voulait pas aller dans une colonie de vacances. Comme maman voulait bien que Ronnie vienne chez nous, monsieur Maurois a dit oui.

– Et ton père, lui ?

La petite fille parut fort mal à son aise. Ses yeux évitaient ceux du Manchot.

– Tu ne veux pas parler de ton père ?

– Bien... c'est que... moi, c'est monsieur Maurois que j'aime comme mon père.

– Ah bon, si je comprends bien, ton père est décédé ?

– Non. Il est pas là. Je sais pas quand il va revenir. Mon père... mon père... il est en prison.

Le Manchot comprenait fort bien le trouble de l'enfant.

– Tu sais pourquoi ?

– Non ! Maman m'a dit qu'il était malade.

Elle a jamais voulu m'emmener le voir.

– Ça fait longtemps que ton père est... est parti de chez toi ?

– Oui, c'est quand j'ai commencé à aller à l'école. J'étais en première année.

– Et aujourd'hui ?

– Je suis en quatrième.

Donc, le père de la petite fille était en prison depuis au moins trois ans.

– Comment t'appelles-tu ?

– Chantal.

– Où demeures-tu ?

– Chez madame Legault.

– Tu ne demeures pas avec ta mère ?

Cette phrase produisit un curieux effet sur l'enfant. Le Manchot vit ses yeux se gonfler de larmes. L'enfant regarda le Manchot et murmura :

– Ma maman, elle est morte !

– Excuse-moi, Chantal, je ne savais pas.

– Ça fait pas longtemps, reprit la petite. Son portrait a paru dans les journaux. Elle était en auto avec monsieur Maurois. C'est une autre voiture qui les a frappés, juste sur le côté où maman était assise.

Le Manchot tirait rapidement ses conclusions. Chantal considérait monsieur Maurois comme un père. Ronnie avait passé une partie de ses vacances au chalet des parents de Chantal et enfin, la mère de l'enfant était en voiture en compagnie de Maurois lorsqu'elle avait été tuée. Cette femme, sûrement jeune encore, devait s'ennuyer avec un mari derrière les barreaux et Gaston Maurois était veuf. De là à supposer qu'il avait pu y avoir idylle, il n'y avait qu'un pas.

– Ta mère et monsieur Maurois étaient amis ?

– Oui. Des fois, monsieur Maurois emmenait maman au cinéma ou faire des tours d'auto.

Le détective avait donc vu juste.

– Et maman m'a dit que monsieur Maurois pourrait devenir mon père. Mais elle morte...

Le Manchot ramena la conversation sur

Ronnie.

– Si je comprends bien, toi et Ronnie, vous êtes de grands amis ?

– Oui.

– Tu sais où il se cache ?

– Non.

– Alors, pourquoi es-tu venue me voir ? Tu sais quelque chose ?

– Oui ! Je suis allée dans la cour d'école et mes amies m'ont dit que Ronnie était caché chez sa tante Fifi ! Ça se peut pas.

– Pourquoi ? Tu sais qui est la tante Fifi ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

À nouveau, la petite fille sembla fort émue.

– C'est parce que maman... elle avait de beaux grands cheveux blonds. Elle les séparait, comme ça, dans le milieu et les envoyait de chaque côté.

Elle indiquait, avec sa main, la façon dont sa mère se coiffait.

– Dans le jour, maman attachait ses cheveux de chaque côté, contre ses oreilles. Ça faisait deux boules, comme ça. Ronnie disait qu'elle ressemblait à Fifi Brind'acier.

– Qui est-ce ?

Chantal se mit à rire.

– Tu connais pas Fifi Brind'acier, toi ? c'est un programme à la télévision. Ronnie trouvait que maman lui ressemblait et il l'appelait toujours « ma tante Fifi ».

– Alors, tante Fifi, c'est... c'était ta mère ?

– Oui.

*

– Où va-t-on, maintenant ? demanda Léo.

– Bouge pas d'ici ! Je dois appeler le boss, il m'a donné un numéro.

Armand descendit de voiture et se dirigea vers les trois cabines téléphoniques. Il entra dans la première, composa un numéro et conversa durant

deux ou trois minutes. Avant de sortir de la cabine, il regarda longuement autour de lui. Tout semblait normal.

Il retourna donc à la voiture, stationnée beaucoup plus loin, rue Saint-Denis. En montant à l'avant, près de Léo, Armand ouvrit la radio et mit le volume passablement fort.

– Je ne veux pas qu'elle entende ce qu'on dit, fit-il en désignant l'arrière de l'automobile.

– Tu lui as parlé ? demanda Léo.

– Oui, j'ai des emplettes à faire. Ensuite, on s'en va à ton appartement. Tu stationneras la voiture dans ton garage.

Léo demanda, un peu surpris :

– Pourquoi chez moi ?

– Parce que l'autre rendez-vous, c'est tout près, au coin de Pie-IX et Ontario, donc, à deux pas de chez toi. Quand la voiture sera dans ton garage, on n'aura pas à s'inquiéter pour la grosse blonde. Vas-y, roule. Quand tu verras une papeterie ou un magasin où l'on vend des mallettes, tu arrêteras.

– Mais pourquoi ?

– Je dois acheter une mallette et un carton. Ensuite, on file à ton appartement ; le boss va nous rappeler là, vers deux heures et demie. Donc, on n'a pas de temps à perdre.

L'automobile se mit aussitôt en marche et s'arrêta devant une papeterie de la rue Ontario. Armand y entra ; lorsqu'il ressortit, il avait à la main une mallette semblable à celle que portait Maurois.

– Pose pas de questions, dit-il. Je sais pas au juste ce que je dois faire avec cette mallette et avec ce carton ; le boss va tout nous expliquer ça.

Quelques minutes plus tard, la voiture de Léo s'arrêtait devant un vieux garage situé dans une petite rue de l'est de la métropole. Léo descendit, ouvrit la porte du garage et l'automobile s'engouffra à l'intérieur.

– Et la fille ? demanda Léo en descendant, qu'est-ce qu'on en fait ?

– On la laisse là. Même si par hasard elle réussissait à déplacer le fond du coffre et le siège

arrière, elle n'osera jamais sortir du garage, puisqu'elle est à poil. Allons-y ! le boss va nous appeler dans quelques minutes.

Les deux hommes entrèrent dans le logement de Léo, un trois-pièces meublé très simplement.

Armand ouvrit la mallette et en sortit un carton sur lequel étaient inscrits les mots : « En dérangement », et en dessous, en lettres plus petites, la traduction anglaise : « Out of order ».

– Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ?

– Puisque je te dis que je n'en sais rien. Le boss me donne des ordres, j'obéis. Il a ajouté que ce ne serait pas long avant qu'on entre en possession des cinquante mille dollars.

– Et la détective qui travaille pour le Manchot, qu'est-ce qu'on en fera ?

– Ça ne presse pas ! Pour tout de suite, on va uniquement penser aux cinquante mille dollars et...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Ce fut Léo qui décrocha le récepteur.

– C'est toi, Armand ?

– Non, boss, c'est Léo.

– Tout va bien ? Vous n'avez rien vu de particulier au coin de Mont-Royal et Saint-Denis ?

– Absolument rien.

– Armand a fait les emplettes ?

– Il a acheté une valise et un carton, exactement comme vous le lui aviez demandé.

– Bon, écoute bien ce que tu vas faire, Léo. Je me fie à toi.

Et le grand patron donna des ordres précis.

– Quand nous aurons l'argent, que devrons-nous faire ?

– Cache le magot chez toi, Léo. Juliette et Floyd communiqueront avec vous et vous leur donnerez leur part. Quant à la fille que vous détenez, si vous savez vous y prendre, vous pourrez en retirer une grosse somme.

– Armand et moi, on préférerait que vous vous occupiez vous-même de cette fille, risqua Léo.

– Non, non et non ! se mit à crier l'autre. Je

l'ai dit à Armand et je te le répète. Je ne veux pas toucher un seul cent, je ne vous demande absolument rien de plus. Vous allez être bien payés et moi... j'aurai eu ce que je désirais.

Il se mit à rire. On aurait dit qu'il ne pouvait plus s'arrêter. Léo éloigna le récepteur de son oreille pour qu'Armand puisse entendre puis, plaçant un doigt sur sa tempe, il le fit tourner, indiquant par là que le supposé boss n'avait pas toute sa tête.

– Excuse-moi, Léo ! dit enfin le patron. Je suis tellement heureux ! J'ai réussi, grâce à vous deux, grâce à Juliette, à Floyd... Vous autres, votre travail sera terminé dans quelques minutes... pas le mien. La partie la plus importante, la plus intéressante, reste à faire. J'en frémis tellement j'ai hâte.

On aurait dit qu'il avait de la difficulté à respirer ; il haletait. Puis, petit à petit, il reprit son calme :

– Je compte sur vous deux. Faites ce que je vous ai dit et vous toucherez votre part. Maintenant, ne perds pas une seconde, Léo, et

rappelez-vous que je vous surveille. Si vous cherchez à me rouler, moi ou encore Juliette et Floyd, vous paierez pour.

Il coupa la communication.

Léo raccrocha d'un geste rageur :

– C'est un malade, c'est un maudit fou ! Tu l'as entendu rire ? On n'aurait jamais dû accepter de travailler pour lui.

– Cesse donc de chier dans tes culottes. T'es rien qu'un peureux. Ne me dis pas que tu vas reculer.

– Non, maintenant qu'on va toucher l'argent, il est trop tard.

Et il mit rapidement son compagnon au courant de ce qui devait se passer.

– Parfait, fit Armand en se frottant les mains d'aise. Va chercher l'argent ; moi, pendant ce temps, je m'occupe de la petite amie du Manchot.

– Armand, je te préviens, ne va pas...

L'autre lui coupa la parole.

– T'inquiète pas, je n'ai pas du tout l'intention

d’être accusé de meurtre. Non, je vais la remettre en liberté. Mais quand je la laisserai aller, elle n’aura pas du tout envie de porter plainte, t’inquiète pas.

Rapidement, Léo avait pris la mallette et le carton ; il prit dans un tiroir un rouleau de ruban gommé qu’il glissa dans sa poche.

– Je devrais être de retour un peu avant trois heures.

– Je t’attends. Surtout, sois calme, Léo.

Quelques instants plus tard, Léo sortait de chez lui et se dirigeait vers le boulevard Pie-IX.

Quant à Armand, un sourire énigmatique au coin des lèvres, il se rendit dans le garage pour s’occuper de la belle Candy.

*

Le Manchot avait pris des notes. L’amie de Ronnie se nommait Chantal Gravel, sa mère décédée s’appelait Aline et son père, Julien.

Quelques instants plus tard, le Manchot sortait de la demeure de Maurois et se dirigeait vers sa voiture, en compagnie de l'enfant.

– Tiens, monte, lui dit-il. La dame Legault, chez qui tu demeures, ne s'inquiétera pas de toi ?

– Elle est pas là, elle travaille.

Dumont décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et appela la police ; après avoir été transféré à plusieurs reprises, il put expliquer son cas :

– Ici Robert Dumont, le Manchot. Écoutez, je voudrais un renseignement ; c'est urgent. Il y a environ deux ans, vous avez arrêté un homme qui a pour nom Julien Gravel.

Il donna son adresse.

– Je voudrais savoir si cet homme est toujours en prison. C'est très important.

– Je vais faire des recherches immédiatement et je vous rappellerai.

– Non, je préfère attendre, même si ça doit prendre quelques minutes.

– Comme vous voudrez.

Il se tourna vers la petite Chantal.

– Dis-moi, ton père s'entendait bien avec ta mère ?

– Pas toujours ! Papa est très mauvais. Il a déjà battu maman, surtout quand elle sortait avec des amies comme madame Legault.

« Jalousie maladive », songea le Manchot.

L'enfant continua :

– Moi, il me disputait souvent. Il ne voulait jamais que j'aille jouer avec mes amies. Fallait toujours que je reste à la maison. J'étais petite dans ce temps-là.

Le Manchot esquissa un sourire. L'enfant parlait comme si elle était à présent une adolescente.

– Ta maman, elle allait souvent rendre visite à ton père, en prison ?

– Oui. Mais quand j'ai commencé à grandir, maman ne voulait pas me laisser toute seule : alors, elle a arrêté d'y aller.

En fait, après qu'elle eut connu Maurois, madame Gravel avait espacé ses visites à son mari.

– Allô, monsieur Dumont ?

Le Manchot revint aussitôt à son appel :

– Oui, j'écoute !

– Julien Gravel s'est évadé de l'aile psychiatrique de la prison de Bordeaux, il y a plus d'une semaine.

– L'aile psychiatrique, dites-vous ?

– Oui ! Gravel manifestait des troubles évidents depuis un bout de temps. On le recherche. Il n'est pas jugé dangereux, cependant. Il est veuf, il a un enfant, une fille, mais elle est en sécurité chez une dame Legault ; Gravel ne sait pas où elle se trouve. Il va probablement chercher à la revoir ; c'est là que nous pourrons le capturer. Vous savez quelque chose sur Gravel, Dumont ?

– Non, non, c'est au sujet d'une autre enquête, dit le Manchot après avoir hésité pendant quelques secondes. Le nom de Gravel y était

mêlé, c'est sans importance. Je vous remercie.

Il raccrocha avant qu'on ne lui pose d'autres questions. Il comprenait à présent tout ce qui s'était passé ; la situation devenait de plus en plus périlleuse.

« Gravel est malade. Il est devenu excessivement jaloux. Sa femme a parlé de divorce. Il ne devait sûrement pas accepter ça. Un jour, il apprend que son épouse a été tuée alors qu'elle était en voiture avec Maurois, son amant. Il ne l'accepte pas, il devient fou, il n'a qu'une idée en tête : se venger. Il réussit à s'évader, et, avec des amis, enlève le petit Ronnie. »

Mais le Manchot comprenait mal la suite. Si Gravel n'avait qu'un but en tête, se venger de Maurois, il aurait pu tuer Ronnie et le faire disparaître immédiatement.

« Mais il y a la rançon. Pourquoi l'exiger ? Gravel a peut-être l'intention de s'enfuir, une fois sa vengeance accomplie. Une chose est certaine, même s'il touche l'argent, jamais il ne remettra Ronnie en liberté ».

Il fut tiré de sa rêverie par la voix de la petite Chantal.

– Ronnie n'avait jamais appelé maman « tante Fifi » avant ça.

– Avant quoi ?

– Avant qu'on aille au chalet. Maman se peignait jamais comme ça en ville. Mais au chalet, elle aimait se baigner, alors c'était plus facile pour elle et...

– Le chalet ! s'écria le Manchot.

« Mais oui ! En mentionnant le nom de « tante Fifi » au téléphone, le jeune Ronnie, cet enfant super-intelligent, avait voulu donner un indice. Il a dit à son père de demander de l'argent à la tante Fifi, espérant que celui-ci se rappellerait que tante Fifi, c'était madame Gravel, aujourd'hui décédée. Et Chantal vient de me dire que c'est au chalet que Ronnie avait donné ce surnom à Aline Gravel. »

Gravel avait trouvé l'endroit idéal pour cacher Ronnie. Jamais on n'aurait songé à le chercher là.

Brusquement, le détective prit la petite fille

dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

– Chantal, tu es un ange.

La petite se posait sûrement des questions.

– Tu viens probablement de sauver Ronnie, ajouta-t-il.

Le Manchot allait décrocher son récepteur dans le but d'appeler la police, puis il se ravisa.

– Non, il est deux heures trente. Gravel est peut-être à son chalet, en compagnie de Ronnie. S'il voit arriver les policiers, il tuera immédiatement l'enfant.

Une idée, lentement, germait dans l'esprit du détective.

– Tu vas continuer de m'aider, Chantal. Je vais t'expliquer ce que nous allons faire. Tu sais où se trouve le chalet de ton père ?

– Oh oui, je connais bien le chemin. On y est allés souvent, en voiture, avec monsieur Maurois.

Le Manchot appela Rita, à son bureau.

Il lui demanda d'abord des nouvelles de Candy.

– Aucune nouvelle, répondit la secrétaire, Mais Michel a appelé tantôt. Il a laissé un message pour vous. Je vous le lis : « Maurois a reçu l'appel. Il est monté dans un autobus avec sa mallette. Nous le suivons avec précaution. » Voilà, c'est tout.

– Michel va sûrement rappeler. Tu lui diras que je crois savoir où se trouve le jeune Ronnie et que je me lance à sa recherche. Je ne veux pas, tu entends bien, Rita, je ne veux pas que Michel, Candy ou la police cherche à me retrouver. Qu'on me laisse agir seul. Sitôt que j'aurai du nouveau, je rappellerai au bureau.

– Entendu, monsieur Dumont !

Le détective raccrocha. Il se tourna vers la jeune Chantal.

– Je vais te demander plusieurs choses. Chantal. J'ai besoin de toi. Tout d'abord, nous allons nous rendre chez cette dame Legault qui s'occupe de toi.

– Elle est pas là.

– Je sais, mais je vais lui laisser une note pour

ne pas qu'elle s'inquiète. Il se peut que nous revenions assez tard. Ça prend du temps à se rendre à ton chalet ?

– J'sais pas, c'est pas trop long. C'est à Sainte-Marguerite. Je sais quel chemin on doit prendre.

– Tu t'entends bien avec les garçons ? Ceux qui s'amusaient, tantôt, dans la cour de l'école ?

– Pas avec tous, répondit la fillette en haussant les épaules. Y en a qui sont achalants ; ils veulent jamais que les filles jouent avec eux. Ils se pensent trop bons. Y en a d'autres qui sont corrects.

– Tu m'as l'air très intelligente, ma petite ; tu es sans doute capable de bien juger tes amis.

– J'sais pas moi, reprit-elle. Elle ne comprenait pas où il voulait en venir.

– J'aurais besoin de quatre ou cinq garçons, pas trop jeunes, des garçons qui n'ont pas peur, qui sont débrouillards et qui pourraient s'absenter pendant quelques heures sans que leurs parents en fassent un drame.

Cette fois, Chantal avait compris.

– Ti-Jacques, lui, il fait ce qu'il veut. Il n'a peur de rien et c'est un ami de Ronnie. Je pense qu'il a onze ans. Il était dans la cour de l'école, tantôt.

– Bon, alors, nous le rencontrerons ! Il nous en faut au moins trois autres. Si nous l'annonçons aux quatre vents, tous voudront nous accompagner. Moi, je veux des garçons sûrs.

– Ti-Jacques va nous aider à les trouver.

Le Manchot mit sa voiture en marche.

– Assez perdu de temps ! On va chez madame Legault puis, nous essaierons de former notre bande.

La petite s'amusait, comme si ça avait été une partie de plaisir. Mais le Manchot savait, lui, que la vie d'un enfant était en jeu.

*

Armand entra dans le garage et referma la porte derrière lui. Il tourna le commutateur et une

faible lueur éclaira la pièce.

Il sortit de sa poche les clefs de la voiture, retira la roue de secours d'entre les deux sièges. la plaça contre le mur puis il ouvrit le coffre.

– Alors, la belle, pas trop engourdie ?

Candy bougea, réussit à étirer ses jambes et à s'asseoir dans le coffre. Elle se frotta les jambes, fit quelques mouvements de culture physique. Elle avait tout le corps endolori.

– Je comprends que ce n'est pas des plus confortables, dit Armand.

Candy leva les yeux. Le voyou avait un revolver dans sa main.

– Où sommes-nous ?

– T'inquiète pas, ton cauchemar achève, ma belle. Tes jambes te font mal, n'est-ce pas ?

Sa main se posa sur la cuisse de Candy.

– Fichez-moi la paix ! cria la jolie blonde,

Mais Armand ne l'écoutait pas. Sa main se promenait, caressante, sur la cuisse de Candy.

– Allons, sois gentille ! J'essaie de t'aider. Un

petit massage, voilà ce qu'il te faut.

Ses gestes se firent plus osés. Sa main se posa sur un sein.

La jolie blonde chercha à repousser Armand, mais ce dernier la menaça de son arme.

– N'oublie pas que je suis armé et que, si je tire, personne n'entendra le coup de feu. Je sais me débarrasser des cadavres de façon à ce qu'on ne les retrouve jamais. Comment aimerais-tu finir tes jours sous plusieurs pieds de ciment ?

Candy ne répondit pas.

– Allons, lève-toi, et plus vite que ça !

L'assistante du Manchot réussit à se redresser.

– Marche... ouvre la portière arrière et monte dans la voiture.

Pendant que Candy s'installait, Armand les yeux .brillants, un peu de bave au coin des lèvres, admirait cette beauté aux formes plantureuses.

« Je serais bien fou de pas en profiter. C'est pas tous les jours qu'il me tombe un tel morceau

entre les mains. Ensuite, je me débarrasserai d'elle, pour toujours. »

VII

La rançon

Léo arriva à la cabine téléphonique. Il regarda longuement autour de lui puis, satisfait de son inspection, il déposa la mallette à l'intérieur Il referma la porte.

Il jeta encore une fois un coup d'œil aux environs puis, se servant du ruban gommé, il colla le carton sur la porte.

Il traversa la rue et entra dans un petit restaurant, qui se trouvait presque en face. Du comptoir, où il s'assit, il pouvait apercevoir la cabine téléphonique.

Il commanda un café. Sur le mur, presque face à lui, il y avait une horloge électrique. Les aiguilles indiquaient deux heures quarante.

Un autobus arriva. Un homme en descendit. Il

tenait à la main une mallette en tous points semblable à celle que Léo venait de laisser dans la cabine.

C'était Maurois. Le père de Ronnie s'arrêta devant les cabines puis, sans attirer l'attention, il enleva le carton indiquant que l'appareil était en dérangement et pénétra dans la cabine. Il ferma la porte derrière lui et attendit.

Enfin, le téléphone sonna ; il décrocha le récepteur.

– Allô ?

– C'est vous, Maurois ?

– Oui.

– Regardez à vos pieds ; contre la paroi, il y a une mallette, semblable à la vôtre. Vous la voyez ?

– Oui.

– Sans trop vous pencher, sans attirer l'attention, vous allez faire l'échange et placer votre mallette à l'endroit où se trouvait l'autre.

– Ça va prendre quelques minutes. Il y a une

chaîne et un cadenas à la mienne.

– Vous placerez la chaîne sur l'autre valise. Faites ça vite !

Maurois fit le changement.

– C'est fait. Mais mon fils, où est-il ?

– Ne vous inquiétez pas. Vous allez sortir de la cabine, refermer la porte, remettre le carton en place et reprendre l'autobus.

– Pour aller où ?

– Chez vous ! Vous y trouverez une surprise. Ronnie, votre fils, vous attendra. Mais, écoutez-moi bien, Maurois ! si la somme n'est pas dans la mallette ou si vous nous trompez de quelque façon que ce soit, vous vous attirerez des tas d'ennuis. Vous ne pourrez pas surveiller votre enfant nuit et jour et cette fois, nous ne lui donnerons aucune chance.

– J'ai compris !

Maurois était fort inquiet. Il ne voulait pas courir le risque de communiquer avec les policiers qu'il savait postés autour de lui.

On le verrait sortir de la cabine avec une valise noire, enchaînée à son poignet. On ne se douterait pas de la substitution. Ce n'est qu'une fois arrivé chez lui qu'il pourrait appeler les policiers :

« Et si Ronnie n'était pas là ? Si on ne le remettait pas en liberté ? »

Il aurait voulu se faire rassurer par le ravisseur, mais, ce dernier avait déjà coupé la communication.

Maurois sortit de la cabine. Il ferma la porte et remit le carton en place. D'un pas lent, pour ne pas attirer l'attention, il retourna au coin de la rue ; quelques instants plus tard, il montait dans un autre autobus, qui allait vers l'ouest.

*

Michel Beaulac et le policier qui l'accompagnait avaient pris place dans la voiture de l'assistant du Manchot ; quelques instants plus tard, le sergent-détective Bruneau leur indiquait la route à suivre.

– Ne vous approchez pas trop, ordonna le sergent. Il est difficile de suivre un autobus sans attirer l'attention. Nous nous relayerons. Nous avons quatre voitures avec la vôtre, Beaulac. À moins d'avis contraire, restez assez loin derrière et attendez mes instructions.

Michel avait remis le volant au policier. Il appela au bureau et fit son rapport à Rita. Puis, il dit à son collègue :

– Je me demande bien où l'on fait courir Maurois.

– D'après moi, fit le policier, les ravisseurs veulent être assurés qu'il n'est pas suivi avant qu'on ne procède à la remise de la rançon.

– Probablement.

De nouveau, Bruneau communiqua avec eux pour leur apprendre que Maurois était descendu au coin de la rue Ontario et que, cette fois, il avait pris un autobus se dirigeant vers la partie est de la ville. Une quinzaine de minutes plus tard, le sergent leur annonça :

– Maurois vient de descendre au coin du

boulevard Pie-IX. Il se dirige vers les cabines téléphoniques. Vous pouvez vous garer et attendre les ordres.

Michel n'était pas de cet avis.

– Torrieu, il me semble qu'on pourrait s'approcher un peu plus. Personne ne connaît ma voiture...

– Moi, je préfère obéir, fit le policier en se rangeant au bord du trottoir. Si le sergent se rend compte que je n'ai pas suivi ses instructions, c'est moi qui écoperai, pas vous.

La voix de Bruneau se fit de nouveau entendre :

– Maurois est entré dans une cabine téléphonique. On l'a appelé. Il semble que le même scénario se répète. Restez à l'écoute, nous le surveillons de près.

Quelques instants de silence et à nouveau, la voix du sergent résonna :

– Maurois sort de la cabine. Il a toujours sa valise. Il place un carton devant la porte. Michel appuya sur un bouton :

– Sergent, ici Beaulac, qu'est-ce que c'est que ce carton ?

– Les ravisseurs l'ont placé là pour être certains que la cabine serait libre. C'est un carton qui dit que le téléphone est en dérangement. J'ai pu lire l'affiche en me servant de mes jumelles... Attention ! Maurois vient de traverser la rue. Il va reprendre l'autobus.

– Je le savais, murmura Michel. On va nous faire jouer aux fous pendant des heures. Maudit que je déteste ne pas pouvoir faire plus que ça.

– Maurois vient de monter dans un autobus qui se dirige vers l'ouest, continua le sergent. Attention, Beaulac !

– Oui, sergent.

– Faites demi-tour et suivez l'autobus de près. Faites rapport régulièrement. Une autre voiture vous relaiera dans quelques instants.

– Entendu !

Le policier fit faire demi-tour à la voiture de Michel ; lorsque l'autobus passa devant eux, ils le suivirent.

Personne ne s'était rendu compte que la substitution s'était faite et que la valise que Maurois portait maintenant à la main était complètement vide.

*

– Trois heures, murmura Léo, j'ai attendu assez longtemps. Si je tarde trop, n'importe qui pourra ouvrir cette maudite porte, prendre la valise et se sauver avec les cinquante mille dollars.

Il avait bien surveillé les environs et n'avait rien remarqué d'anormal. Il paya son café et sortit du restaurant. Il traversa rapidement la rue et se dirigea vers la cabine téléphonique.

Il s'adossa à la cabine, alluma une cigarette et, mine de rien, il enleva le carton qui y était collé.

Quelques secondes plus tard, il entrait dans la cabine et refermait la porte. Il souleva la mallette, elle était plutôt lourde. Il l'entrouvrit et s'exclama :

– Maudit que c'est beau ! Cinquante mille dollars ! Tout ça pour nous.

Il plaça le carton dans la mallette, la referma et sortit de la cabine.

Il retourna chez lui à toute vitesse. En entrant, il cria :

– Armand, ça y est ! Je l'ai, tout s'est bien passé. Nous avons les cinquante mille dollars !

Personne ne répondit.

– Armand, où es-tu ?

Il alla jeter un coup d'œil dans les autres pièces et constata rapidement que son ami était absent.

– Où est-il passé ? Pourquoi est-il sorti ? Il devait m'attendre ici.

Il pensa à Candy. Armand avait dit qu'il s'en occuperait.

« Ce fou-là a pu profiter de mon absence pour tuer la fille et se débarrasser du cadavre. »

Un projet commençait à germer dans la tête du voyou. Il se rendit rapidement dans sa chambre et

s’empara de deux grosses valises qu’il étendit sur son lit.

Il sortit de sa garde-robe deux complets, deux pantalons et des chemises, qu’il plaça dans la première valise. Dans la seconde, il mit des bas, des sous-vêtements, une paire de souliers et quelques articles de toilette.

« C’est suffisant. »

Il n’avait qu’à appeler un taxi, à se faire conduire à Dorval et à prendre le premier avion en partance pour les États-Unis.

Il revint dans la salle à dîner, ouvrit la mallette de Maurois et palpa les billets.

– Rien que des petites coupures, aucun billet neuf ! c’est sensationnel !

Il prit quelques billets de cinquante, de vingt et de dix et les glissa dans sa poche. Il referma la mallette.

« Je n’aurai pas à partager. Avec cet argent, je pourrai faire la belle vie pendant quelque temps. »

Il fallait fuir au plus tôt, car Armand pouvait

arriver d'une seconde à l'autre. Il appela un taxi puis, impatiemment, il alla se poster devant la fenêtre pour guetter l'arrivée de la voiture

Le téléphone sonna.

« Devrais-je répondre ? » se demanda Léo.

C'était peut-être Armand.

« S'il voit que je ne suis pas ici, il s'inquiétera. »

Il décida de répondre et décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Armand ?

– Non, c'est Léo. C'est vous, boss ?

– Oui. Je t'ai vu prendre la valise, tout y est ?

– Oui. Je n'ai pas compté l'argent, mais il semble y avoir cinquante mille dollars.

– Tant mieux pour vous autres. Alors, vous ne regrettez plus d'avoir accepté ma proposition ? Léo eut un petit sourire sarcastique :

– Moi, je n'ai jamais regretté... et ce n'est pas fini ! Armand est sorti ; il s'occupe de la petite

amie du Manchot. Nous allons chercher à retirer une autre rançon. Quant au cinquante mille, je vais le mettre en sécurité puis, nous diviserons avec vos deux amis.

– C'est parfait. Vous n'entendrez probablement plus parler de moi. Je vous souhaite bonne chance.

– Bonne chance à vous aussi.

À l'autre bout du fil, l'homme éclata de rire.

– Je n'ai plus besoin de chance. Dans peu de temps, ma vengeance sera complète. Ensuite, il peut m'arriver n'importe quoi, je m'en fous.

Le « patron » raccrocha. Léo tendit l'oreille. Une voiture klaxonnait dans la rue. Il courut à sa fenêtre.

« Mon taxi ! »

Il prit rapidement ses deux grosses valises ainsi que la mallette qui contenait les cinquante mille dollars et sortit de sa maison.

*

Julien Gravel, le criminel qui avait réussi à fausser compagnie à ses gardiens, sortit rapidement de la cabine téléphonique. Il s'engouffra dans une vieille voiture et démarra en vitesse.

Le regard fixe, dirigeant son automobile comme un automate, Gravel se remémorait les derniers événements.

Quand il s'était vu condamner à la prison, il avait mal accepté sa sentence. Il avait longtemps songé à Aline, la femme qu'il aimait, et à sa fille Chantal. Il lui était même arrivé de regretter son passé de criminel.

« Si je me conduis bien, je pourrai obtenir ma libération conditionnelle dans quelques années. »

Aline l'aimait, il en était persuadé. Il s'était toujours montré très dur pour elle, il l'avait souvent frappée, mais elle était devenue sa chose, son esclave.

« Elle ne peut se passer de moi. Elle m'attendra. »

Lorsque les visites d'Aline se mirent à s'espacer, il devint nerveux. Pourquoi donc sa femme semblait-elle moins s'ennuyer de lui ? Elle ne lui parlait jamais d'amour. Elle n'était plus la même.

Gravel s'enrageait. Il s'en prenait à ses compagnons de cellule. Il alla même jusqu'à frapper des gardiens. Il commença à perdre la raison. Il faisait parfois de véritables crises de folie. Il s'éveillait la nuit et se mettait à hurler en appelant son épouse.

C'est le moment que choisit Aline pour lui apprendre qu'elle avait décidé de divorcer.

– J'ai consulté un avocat. Ce n'est pas parce que tu es derrière les barreaux que je veux ma liberté, non. Tu m'as toujours rendu la vie impossible. Tu m'as battue, moi et mon enfant. J'ai toutes les preuves.

– T'es une maudite menteuse, lui avait répondu Gravel. Si ce que tu dis est vrai, tu aurais demandé le divorce avant aujourd'hui. Vas-y, dis-la, la vérité : t'as rencontré un autre homme, espèce de vache. C'est ça, n'est-ce pas ?

Aline lui avait alors crié la vérité :

– Eh bien, oui ! Cet homme est libre, il est veuf, il est riche et il saura nous rendre heureuses, Chantal et moi. Il a passé une partie de l'été à notre chalet, avec son garçon Ronnie...

Gravel avait compris. Il s'agissait sûrement de Gaston Maurois, ce type riche qui continuait d'habiter dans un quartier ouvrier afin de se moquer de ceux qui avaient moins d'argent que lui. Puis, la mort d'Aline, tuée dans un accident, alors qu'elle était en voiture avec Maurois, lui avait fait perdre complètement la raison.

À compter de ce jour, Gravel prépara sa vengeance. Comme ses crises nerveuses se multipliaient, on l'avait transféré à l'aile psychiatrique. Il s'y fit des amis. On lui donna des noms d'hommes sûrs, capables de l'aider dans son projet machiavélique.

Le grand jour arriva. Il avait tout prévu. Il se dit malade, se plaignit de douleurs terribles au côté droit et on le transporta dans un hôpital.

Tandis qu'il attendait qu'on lui fasse des

examens complets, il demanda à son gardien de le conduire aux toilettes. Il y entra seul et le gardien demeura à la porte.

Il ouvrit la fenêtre, se glissa à l'extérieur et, se tenant en équilibre sur une petite corniche, il réussit à rejoindre l'escalier de sauvetage.

Il se retrouva bientôt dans la cour de l'hôpital. Il savait, cependant, qu'il ne pourrait aller loin avec ses vêtements de détenu.

Il se cacha dans le terrain de stationnement, à l'arrière de l'hôpital, et attendit sa chance. Enfin, un homme vint stationner sa voiture non loin de l'endroit où il se trouvait. Gravel n'hésita pas. Il assomma l'inconnu d'un solide coup de poing. Ce dernier tomba par terre. Gravel ne lui donna aucune chance, lui frappant durement la tête contre l'asphalte.

Cinq minutes plus tard, après avoir revêtu les vêtements de sa victime, il quittait le terrain de stationnement au volant de sa voiture. Il avait trouvé une centaine de dollars dans le portefeuille ; il se rendit donc dans un salon de coiffure et raconta au barbier qu'il avait perdu

une gageure et qu'il devait, par conséquent, se faire raser le crâne comme Kojack.

Lorsqu'il sortit du salon, il était méconnaissable. Il portait presque toujours des lunettes fumées. Il avait réussi à se débarrasser de la voiture volée en la vendant à un receleur qu'il connaissait bien. Il s'était alors procuré une voiture plus vieille, moins luxueuse, mais qui attirerait moins l'attention.

Pour subvenir à ses besoins, il commit quelques vols en s'attaquant, le soir, à des passants solitaires. Ce n'était pas toujours très payant, mais il ne courait pratiquement aucun risque d'être pris.

C'est alors qu'il avait rejoint ses amis sûrs, les quatre complices qui allaient l'aider.

– Vous allez toucher cinquante mille dollars, leur avait-il dit. Moi, je me vengerai d'un homme qui m'a volé la femme que j'aimais et qui l'a fait mourir. Je ne demande rien, pas un cent. Je veux votre collaboration ; vous serez bien récompensés.

Aujourd'hui, Julien Gravel triomphait.

– On me croit fou, se surprit-il à murmurer, mais j'avais tout prévu, tout. Cet écœurant de Maurois a dû payer cinquante mille dollars. Il ne reverra jamais cet argent. Et maintenant, je vais m'occuper personnellement de son fils. Tu as tué ma femme, mon cochon, tu l'as tuée après me l'avoir volée... eh bien, moi, je vais faire la même chose.

La voiture de l'homme au crâne lisse s'engagea sur l'autoroute des Laurentides.

VIII

L'amour en voiture

Après lui avoir retiré sa veste, Armand ordonna à Candy :

– À plat ventre sur le siège arrière, la fille !

Candy obéit, se demandant au juste où il voulait en venir.

– Les mains derrière le dos !

Armand avait pris une corde qui se trouvait dans le coffre de l'automobile. Il ficela solidement les poignets de la jolie blonde, puis il la retourna sur le dos.

Cherchant à cacher son inquiétude, Candy demanda :

– Qu'allez-vous faire de moi ?

Armand ne répondit pas. Comme la fille était à

présent sans défense, il déposa le revolver sur la plage arrière de la voiture. Il s'avança et se mit à genoux entre les deux sièges. Il posa ses mains sur les seins de Candy et commença à la caresser.

L'assistante du Manchot aurait voulu crier son dégoût, mais elle savait que c'était complètement inutile. Elle murmura simplement :

– Non, je vous en prie, laissez-moi. Je ne dirai absolument rien. Je ne parlerai pas, je vous le jure.

Mais Armand ne l'écoutait pas. Pendant qu'une de ses mains glissait lentement sur le ventre de Candy, l'autre se mit à caresser ses cuisses.

– Allons, écarte les jambes un peu ! Ne me fais pas accroire que c'est la première fois qu'un homme te touche là.

Il obligea Candy à ouvrir les jambes.

– Non, je ne veux pas, murmura-t-elle. Mais elle commença bientôt à bouger les jambes, puis les hanches.

– Tu aimes ça, hein, ma cochonne ?

Maintenant, les deux mains de l'homme couraient sur le corps de Candy. Elle fit mine de frissonner.

La voix rauque, le souffle court, elle murmura :

– Laissez-moi... je ne veux pas...

Mais elle soulevait son corps et s'offrait aux caresses de son ravisseur. Elle se mit à gémir doucement lorsque les caresses d'Armand se firent plus intimes.

– Ça te plaît, pas vrai ? Je sais m'y prendre avec les femmes... allons, dis que tu aimes ça !

Candy poussa un soupir.

– Oui, murmura-t-elle.

Puis, comme si elle regrettait cet aveu, elle reprit rapidement :

– Laissez-moi... non... oh ! Oui... oui...

Armand croyait avoir gagné la partie. Il était fier de lui. Il avait bien jugé cette fille. Il savait qu'elle ne pourrait résister à ses caresses. Il se pencha sur elle et ses lèvres effleurèrent les

siennes.

Candy souleva la tête. Le baiser fut long, prolongé, passionné.

Des gouttes de sueur se mirent à perler sur le front d'Armand.

– Mes mains, délie-moi les mains, murmura Candy. Tu sais bien que je ne puis rien contre toi. Fais vite ! Et, le mordant légèrement à l'oreille, elle ajouta : Je te veux tout à moi.

La main d'Armand glissa sous Candy ; il chercha à libérer les poignets de la fille, mais il avait de la difficulté.

– Tourne-toi sur le côté !

Candy obéit ; elle sentit bientôt la corde se desserrer autour de ses poignets. Dès qu'elle fut libre, elle se retourna.

– Laisse-moi te caresser ! Oh, tu m'as mis le corps en feu !

Ils s'embrassèrent. Armand la serrait contre lui. Armand se releva alors et voulut enlever sa chemise. Candy bougea rapidement et, feignant de perdre l'équilibre, elle glissa du siège et tomba

sur Armand.

Avant que ce dernier ait pu réagir elle lui donna un formidable coup de genou dans les parties génitales.

Armand poussa un cri terrible, comme si on venait de le brûler au fer rouge. Candy ne perdit pas une seconde et elle frappa une deuxième fois au même endroit. L'homme se tordait de douleur. Il n'avait même plus la force de crier. Sa figure grimaçait.

Candy se releva, allongea le bras et s'empara du revolver ; elle donna un coup de crosse sur la tête de son adversaire. Armand semblait inconscient. Pour plus de précaution, Candy frappa à nouveau ; le sang se mit à couler sur le front de l'homme.

L'assistante du Manchot sortit rapidement de la voiture.

– Ça t'apprendra à vouloir me faire l'amour, toi !

Elle tira les deux jambes d'Armand hors de la voiture, lui enleva ses souliers, puis ses

pantalons.

– Tant pis, je n'ai pas autre chose à me mettre.

Elle enfila les pantalons, trop longs pour elle. Elle en replia le bas.

Puis, elle enfila la veste, qui se trouvait sur la banquette avant. Elle jeta un dernier coup d'œil sur Armand : « J'ai peut-être frappé trop fort, se dit-elle. Tant pis pour lui. Je sais fort bien qu'il n'aurait pas hésité à me tuer, lui. »

Elle attacha l'avant de la veste qui ne dissimulait qu'à demi sa nudité.

Puis, reprenant le revolver, elle décida de sortir du garage. Il lui fallait être très prudente ; l'autre type ne devait pas être loin.

*

La jeune Chantal avait pris place près du Manchot ; le plus grand des cinq garçons s'était également installé sur la banquette avant. Les quatre autres gamins s'étaient entassés à l'arrière

mais ne semblaient quand même pas trop à l'étroit.

– Qu'est-ce que nous allons faire ? demanda celui qui était assis près de Chantal et qui s'appelait Roger.

– Nous aviserons lorsque nous serons rendus là-bas. Je ne connais pas l'endroit. Y en a-t-il un, parmi vous, qui est déjà allé au chalet de Chantal ?

– Non !

La réponse avait été unanime.

Roger fit remarquer au Manchot :

– J'ai accepté de vous accompagner, parce que c'était vous. Ordinairement, je ne me tiens pas avec des enfants.

Pourtant, le gamin n'avait pas plus de treize ans.

– Est-ce que je peux fumer ? demanda-t-il au Manchot.

En temps ordinaire, il aurait sûrement essuyé un refus de la part du détective et aurait même eu

droit à un sermon sur les méfaits de la cigarette mais, dans les circonstances, Dumont avait besoin de tous ces petits et ne voulait pas les indisposer.

– J'ai pas objection, fit-il.

Le jeune garçon fit mine de fouiller dans les poches de son jeans.

– Ça parle au torvis ! j'ai oublié mes cigarettes.

– Je regrette, fit le Manchot, mais je n'en ai pas. Mais si tu veux fumer le cigare...

Les autres enfants éclatèrent de rire.

– J'suis capable, fit Roger. J'en ai déjà fumé un, mais ça m'a étourdi un peu, alors, je ne prendrai pas de chances. C'est vrai qu'il va falloir se battre contre des bandits ?

La voiture venait de s'arrêter au poste de péage de Saint-Jérôme ; le Manchot attendit d'avoir accéléré quelque peu pour répondre à la question de l'adolescent.

– Tout est possible, mais nous allons tenter d'éviter la bagarre.

Un des petits bouts de chou entassés à l'arrière demanda :

– Est-ce qu'ils vont être armés ?

– Je n'en sais rien. Efforcez-vous d'être calmes et attendons d'être rendus là-bas !

Bientôt, la jeune Chantal dit au Manchot :

– Il faut sortir ici et prendre le chemin à droite. Je vous avertis, il y a beaucoup de côtes.

Robert Dumont esquissa un sourire.

– Je m'en doute.

La route qui menait au lac était très sinueuse. À deux reprises, la jeune Chantal demanda au Manchot de tourner à droite.

– Tu es certaine que nous sommes sur le bon chemin ? fit-il.

– Oh oui, monsieur Manchot. Y a pas beaucoup de chalets près de notre lac. C'est pas le grand lac que vous pensez. C'est dans la montagne.

– Est-ce que l'on voit ton chalet de loin ?

– Non, on ne le voit pas du tout car il se trouve

de l'autre côté. On tourne encore, mais, à gauche cette fois-là, et on arrive tout juste devant le lac.

Le chemin était étroit ; deux voitures pouvaient difficilement se rencontrer. Une automobile arriva par derrière et se rapprocha rapidement de celle du Manchot.

– Qu'est-ce que c'est que ce fou ? Il file à cinquante milles à l'heure dans ce petit chemin.

La voiture n'était pas neuve. Le modèle datait sûrement de sept ou huit ans. Le conducteur se mit à klaxonner.

– Il veut dépasser, dit Roger.

– Sûrement pas dans ces courbes, murmura le Manchot en gardant son véhicule au centre de la route.

Mais l'autre conducteur s'impatientait. Les deux automobiles étaient presque collées l'une contre l'autre.

Enfin, la route devint plus droite. Dumont aurait pu appuyer sur l'accélérateur et distancer facilement l'autre voiture mais il préféra se ranger sur l'accotement, à sa droite. L'autre

véhicule le doubla, sans même ralentir, et le conducteur cria quelque chose que le Manchot n'entendit pas.

« Et les gens sont surpris d'avoir des accidents », pensa le détective.

Chantal regardait droit devant elle.

– On approche, dit-elle. Vous tournerez à gauche.

L'autre voiture aussi devait s'en aller au lac, car elle tourna à l'endroit qu'avait indiqué Chantal.

– Après avoir tourné, c'est encore loin ? demanda le Manchot.

– Non, tout près, vous allez voir le lac presque tout de suite.

Dumont n'hésita pas. Il se rangea à nouveau sur l'accotement, en dégageant la route le plus possible.

– Allez, descendez, les enfants. Et surtout, pas de bruit, je veux le silence complet. N'oubliez pas que nous sommes dans la montagne et que l'écho transporte loin nos voix.

Il conseilla aux enfants de rester à l'arrière, près de la voiture ; en compagnie de Chantal, il avança jusqu'au tournant. Lorsqu'il aperçut le lac, il se jeta immédiatement derrière un arbre.

– Bon, je vois le lac, Chantal, je vois également quatre ou cinq chalets. Lequel est le tien ?

– Celui qui a un toit bleu.

– Ne bouge pas, reste ici !

Dumont retourna à sa voiture et prit les jumelles qu'il conservait toujours dans son coffre à gants. Il revint près de Chantal et examina les environs avec les jumelles.

– Ça par exemple !

– Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Manchot ?

– La voiture grise, celle qui vient tout juste de nous doubler, est garée près du chalet. Il y en a une deuxième, et...

Le Manchot s'arrêta brusquement de parler. Il fit signe à Chantal de ne pas bouger. Un couple venait de sortir de la maison au toit bleu. L'homme et la femme montèrent dans la

première voiture et bientôt, l'automobile s'engagea sur la petite route.

– Vite, cria le Manchot aux enfants, dissimulez-vous ! Voilà une voiture.

Dumont avait bien vu le couple. Il était persuadé qu'il n'y avait pas d'enfant avec eux.

– À moins qu'il ait été placé dans la voiture avant notre arrivée.

Lorsque l'automobile arriva à sa hauteur, le Manchot nota rapidement le numéro d'immatriculation et retourna aussitôt à sa voiture. Il communiqua par téléphone avec la police.

– Interceptez cette voiture. L'homme et la femme font partie du groupe de ravisseurs du jeune Maurois. Ils vont sans doute s'engager sur l'autoroute en direction de Montréal.

– Où êtes-vous, Dumont ? le sergent-détective Bruneau aimerait communiquer avec vous.

– Je regrette, mais je n'ai pas le temps.

Et il coupa tout de suite la communication. Il fit ensuite signe aux enfants de s'approcher de la

voiture.

– Écoutez-moi bien. Je vais m'approcher du camp en passant entre les arbres. Toi, Roger, quand tu jugeras que je serai assez près...

– Comment le savoir ?

– Je vais te laisser mes jumelles. Comme ça, tu pourras me suivre ; je te ferai un signe de la main. Compris ?

– Compris !

– Ensuite, voici ce que vous ferez...

*

Julien Gravel avait hâte d'arriver au chalet afin de terminer la tâche pour laquelle il s'était évadé de prison. Il pesta pendant un bon moment derrière une voiture qui l'empêchait de continuer à rouler à la même vitesse.

– Ôtez-vous du chemin, maudit torrieu !

Lorsqu'il put enfin doubler l'automobile du Manchot, il cria de toutes ses forces :

– La prochaine fois, je te précipiterai dans le fossé, écœurant de baveux !

Quelques instants plus tard, la vieille voiture s'arrêtait devant le chalet. Rapidement, Gravel descendit de voiture. Un homme venait de paraître dans la porte.

– Tout va bien, Floyd ? cria Gravel.

– Oui et vous ?

– Tout a marché comme sur des roulettes, dit l'évadé en entrant. Où est Juliette ?

Une fille parut sur le seuil de l'une des chambres.

– Ici ! Je surveillais Ronnie. Il est étendu sur le lit et se plaint qu'il a mal à la main.

– Fiez-vous sur moi, ricana Gravel il ne se plaindra pas longtemps. Votre travail est terminé, vous deux. Vous n'avez qu'à vous rendre chez Léo, rue Valois. Il a les cinquante mille dollars et il vous attend.

– C'est vrai ? demanda Floyd, surpris. Vous n'avez plus besoin de nous ?

– Non !

– On pourrait emmener l'enfant et le laisser quelque part sur la route ! suggéra Juliette.

– Non, le petit, je m'en occupe personnellement.

Juliette hésitait, mais Floyd la tira par le bras et l'entraîna dehors.

– Allons, viens, ne restons pas ici.

– Je t'ai dit que Gravel est fou, lui dit Juliette à voix basse. Je suis certaine qu'il va le tuer.

– Et si nous, on reste là, il nous descendra également. Ne cherche pas à jouer les héroïnes. Il y a un beau vingt-cinq mille dollars qui nous attend.

Le dénommé Floyd la poussa dans la voiture en ajoutant :

– Avec cet argent, nous pourrons disparaître avant que la police n'intervienne.

Julien Gravel, posté dans la fenêtre, regarda s'éloigner la voiture. S'il s'était attardé quelques secondes à contempler le magnifique paysage

qu'il avait sous les yeux, il se serait peut-être calmé. Des sapins, qui semblaient vouloir chatouiller les nuages, tellement ils s'élançaient haut dans le ciel, entouraient le lac aux eaux d'un bleu azur. Le soleil se reflétait sur l'eau, jetant autour des rives des couleurs qui rejoignaient presque celles de l'arc-en-ciel. Mais tout ça laissait Gravel indifférent. Il se retourna et cria :

– Ronnie, viens ici tout de suite !

Tout tremblant, la main recouverte d'un pansement, l'enfant parut dans la porte.

– Il est temps que je te dise qui je suis. Tu connais Chantal Gravel, tu as connu sa mère, Aline ? Eh bien, je suis Julien Gravel. La dernière fois que je t'ai vu, tu étais trop petit pour que tu puisses te souvenir.

– On m'avait dit que vous étiez en prison, murmura l'enfant.

– Oui, je l'étais. C'est cette folle que j'aimais qui m'y a envoyé. Et tu sais fort bien ce qu'elle a fait, cette belle Aline. Au lieu de m'attendre, elle est devenue la maîtresse de ton père. Ton père

m'a volé ma femme, tu entends ? Il m'a pris la seule personne que j'aimais. Comme s'il ne m'avait pas fait assez de mal, il l'a ensuite tuée...

– Ce fut un accident ! protesta Ronnie.

– Je sais, mais il était avec elle. Ils avaient dû forniquer une partie de la soirée tous les deux.

Ronnie ne pouvait saisir exactement tout ce qu'il disait. Gravel s'approcha de lui.

– Ton père aime l'argent... eh bien, je lui ai arraché cinquante mille dollars. Et ce n'est pas fini. Le Manchot l'obligera à payer aussi la rançon de sa petite amie.

Le nom du Manchot avait fait sursauter Ronnie. Que venait-il faire dans cette histoire ?

– Ton père croit que je vais te remettre en liberté. Non, jamais ! C'est à son tour de payer. Moi aussi, je vais lui enlever l'être qu'il aime le plus au monde.

Ronnie comprit le danger et chercha à fuir, mais Gravel le rattrapa rapidement et ses grosses mains se mirent à serrer la gorge de l'enfant. Ce malade mental avait les yeux exorbités et une

écume blanche sortait de ses lèvres. Il avait complètement perdu la raison.

*

Candy sortit du garage. Elle mit un peu de temps à s'habituer à la clarté éblouissante du soleil. Un klaxon se faisait entendre dans la rue. Un taxi était arrêté là, tout près d'elle.

Elle vit soudain paraître un homme qui portait trois valises. L'individu se dirigea vers le taxi. « C'est lui ! Je suis certaine que c'est lui », songea Candy, elle avait reconnu Léo.

Elle s'avança rapidement, revolver au poing.

– Ne bougez pas ! ordonna-t-elle. Déposez vos valises et appuyez vos mains sur le capot de la voiture.

Léo et le chauffeur se retournèrent. Candy était pour eux une véritable apparition. Elle portait des pantalons d'homme, repliés dans le bas ; elle avait les pieds nus et la veste cachait mal la rondeur de ses seins. Le chauffeur de taxi

descendit de voiture.

– Ah ça, mais qu'est-ce qui se passe ?

– Vous, vous allez m'aider ! fit Candy. Je suis de la police. Fouillez cet homme immédiatement. Ensuite, nous demanderons de l'aide.

Machinalement, le chauffeur de taxi obéit aux ordres de Candy. Léo était armé. Il lui enleva son revolver.

– Vous l'avez vu sortir de sa maison ? demanda-t-elle.

– Oui, c'est juste ici ! fit le chauffeur en montrant une porte.

– Prenez ses clefs ! Nous allons y retourner et appeler du renfort.

– Pouvez-vous vous identifier ? demanda le chauffeur.

– Faites pas l'imbécile. Vous voyez bien que je suis nue sous ces vêtements ridicules. Croyez-vous que j'ai mes papiers d'identité épinglés sur le nombril ?

Quelques instants plus tard, ils entraient dans

le logement de Léo. Pendant que le chauffeur surveillait Léo, Candy communiqua rapidement avec la police et donna l'adresse de la maison ; puis, elle téléphona au bureau.

– Rita, savez-vous où je puis rejoindre Robert ?

– Non ! Il est en voiture, mais il ne veut pas qu'on lui téléphone. Michel a téléphoné, le sergent Bruneau également, tous veulent lui parler. Monsieur Dumont était inquiet à votre sujet...

– Michel est là ?

– Non, il est dans sa voiture. Il attend des nouvelles.

– Bon ! Je vais me mettre en communication avec lui.

Lorsqu'elle eut le grand Michel au bout du fil, elle lui déclara :

– J'ai capturé deux des ravisseurs : j'en ai assommé un ; l'autre, nous le tenons en joue.

– Mais, où es-tu ?

– Rue Valois ! Elle donna l'adresse de la maison et ajouta : Attends, Michel, je veux que tu passes d'abord chez moi. Sous la boîte à fleurs, à l'avant, celle de gauche, tu trouveras une clef. Entre dans la maison. Apporte-moi une robe, un slip et une paire de souliers.

– Que veux-tu faire avec ça ? C'est une blague ou quoi ?

– Non, j'ai pas du tout envie de rire. Je suis à poil, idiot, et on a jeté mes vêtements à la rivière. Dépêche-toi ! Je n'ai pas du tout envie de me promener les fesses à l'air en pleine rue.

– Tu as bien raison, fit Michel en riant. Il y a déjà suffisamment de films d'horreur à la télévision.

– Toi, mon grand escogriffe...

Mais déjà, Michel Beaulac avait coupé la communication.

*

Ronnie, impuissant, sentait les mains se resserrer sur sa gorge. Il étouffait, il ne pouvait plus se débattre. C'est à ce moment précis qu'on frappa à la porte. Gravel relâcha son étreinte et se retourna.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il plongea la main dans sa poche, prêt à tirer son revolver. La porte s'ouvrit et un jeune garçon parut.

– J'me suis pas trompé, j'ai vu une voiture. Salut, Ronnie, je savais que t'étais ici !

– Qui es-tu ? demanda rudement Gravel.

– On reste dans un chalet tout près. Tu viens jouer avec nous, Ronnie ?

– Tu fais mieux de déguerpir tout de suite, toi, tu entends ? rugit Gravel en marchant vers l'enfant. Ronnie n'ira pas jouer. Ouste, dehors !

L'enfant sortit en courant. On entendait des cris à l'extérieur et Gravel comprit que les jeunes étaient en assez grand nombre. Quelques secondes plus tard, une roche brisait une des vitres du grand living-room. Une deuxième

atterrit dans une des chambres.

– Ah çà, mais ils sont fous, ces petits maudits-là ! Attendez que je vous attrape !

Gravel, enragé, sortit en courant de la maison. Il vit les enfants fuir de tous côtés. Il se mit à courir après l'un d'eux. Une ombre bondit soudain sur lui et le saisit aux jambes. Il tomba : aussitôt, la prothèse du Manchot lui enserra le cou. Cette main artificielle, dont la puissance était plusieurs fois supérieure à celle d'une main naturelle, l'étouffait. Lorsque le Manchot se rendit compte que Gravel avait perdu connaissance, il relâcha son étreinte. On entendit des cris venant de la maison.

– On a retrouvé Ronnie !

– Il est correct ! fit une autre voix d'enfant.

– Papa voulait le tuer, qu'il m'a dit ! cria à son tour la jeune Chantal.

Le Manchot esquissa un sourire. Il triomphait. Ce fou dangereux était maintenant hors d'état de nuire. Dumont ne pouvait cependant s'empêcher de songer à Candy. Qu'était-elle devenue ? Et

l’argent ? Michel et les policiers avaient-ils pu le récupérer ?

*

De retour à Montréal, tout le groupe s’était retrouvé aux bureaux de la police. Le sergent Bruneau avait raconté à Dumont tout ce qui s’était passé.

– Je connais un homme qui attend avec impatience le retour de son enfant. Vos aides, Candy et Michel sont auprès de lui. Quant à moi, je m’occuperai personnellement de faire avancer l’enquête sur les vols de bicyclettes.

Le Manchot fit un signe de la main :

– Venez, « la gang » ! on s’en va chez monsieur Maurois.

Ce fut une véritable fête. Maurois pleura de joie en apercevant son enfant. Il n’osait cependant pas regarder sa main. Le Manchot lui conseilla :

– Sitôt que vous le pourrez, conduisez-le à l'hôpital ; on lui fera un autre pansement ; ensuite, vous prendrez rendez-vous avec un spécialiste en chirurgie esthétique.

– Vous croyez que...

Robert Dumont fit voir sa main gauche :

– Si les hommes de science sont capables de créer une main artificielle, ils pourront sûrement lui greffer un doigt. Je suis persuadé que ça ne paraîtra même pas.

Puis, il raconta à tous à quel point les jeunes enfants l'avaient aidé.

– Nous fêterons ça ! promit Maurois. Un soir, je vous inviterai tous dans un grand restaurant.

Les enfants crièrent de joie. Ronnie ne songeait même plus à sa blessure et participait à la fête.

– Quant à vous, monsieur Dumont, je ne sais comment vous remercier. Sans vous, je n'aurais jamais retrouvé mon enfant. Les cinquante mille dollars devraient vous revenir.

– N'exagérez pas ! déclara Dumont en éclatant

de rire. Ne craignez rien ! Je vous ferai parvenir mon compte ; vous verrez, il sera passablement élevé. L'agence de détectives le Manchot ne travaille jamais gratuitement.

Deux jours plus tard, ce fut le grand déménagement de l'agence. On s'installa enfin dans les nouveaux locaux.

La très jolie Yamata, l'amie de Michel, était sortie de l'hôpital et recouvrait lentement ses forces.

Ce matin-là, Michel Beaulac pénétra dans le tout nouveau bureau du grand patron.

– Monsieur Dumont, je sais que ce n'est pas le moment, je sais que maintenant, le travail va affluer, mais...

Michel hésitait. Il avait sûrement quelque chose de grave à confier au Manchot.

– Allons, parle ! Je ne t'ai jamais vu aussi timide, Michel !

Beaulac se dandinait sans dire un mot.

– On dirait presque que tu veux quitter ton emploi !

– Heu... eh bien, oui !... comment avez-vous deviné ?

Michel Beaulac a-t-il réellement l'intention d'abandonner sa carrière de détective privé ? Veut-il se séparer du Manchot ?

Ne manquez pas de lire, le mois prochain, une nouvelle aventure du « Manchot ». Cet épisode, le quinzième, aura pour titre : *La liste maudite.*

Cet ouvrage est le 413e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.